ESSAI

D'UNE Description générale des Peuples policés & des Peuples non-policés, considérés sous le point de vue physique & moral.

Traduit de l'Allemand,

De M. STEEBS.



A AMSTERDAM,

Chez REVIOL, Libraire.

1769.

PRÉFACE.

IL eſt fâcheux que les Hiſtoires anciennes nous fourniſſent ſi peu d'éclairciſſemens ſur la véritable origine des Peuples. A l'exception d'un petit nombre de relations, nous n'avons là-deſſus que les récits les plus fabuleux & les plus abſurdes. Excités par l'orgueil national, différens Peuples ſe ſont diſputé à l'envi, l'honneur de l'an-

cienneté, & même s'efforçent de rendre leur origine miraculeuſe. Si on les en croit, ils la doivent à des demi-Dieux, à des Sauterelles, à des chênes, à des dents de Dragon, à des Pierres, à des Fourmis; ou ils vouloient être ſortis de la Terre, comme les champignons. Il s'en falloit d'ailleurs de beaucoup que l'on fût auſſi inſtruit qu'on l'eſt aujourd'hui, ſur la population, & ſur les différentes parties du

Monde. Les Hiſtoriens ne connoiſſoient que les Peuples voiſins, & s'ils vouloient parler de ceux qui étoient plus éloignés, ils ne le faiſoient que ſur des Traditions incertaines, & ne débitoient que de pures fables.

J'aurois honte de parler de ces petits hommes de trois à cinq empans, qui ont des guerres ſanglantes avec les Cigognes, ſi de nouvelles relations de voyages dans la Laponie, n'é-

toient pas un tiſſu de contes auſſi extravagans, & s'il n'avoit pas paru qu'on voulût, en quelque ſorte, envier à l'Antiquité ſes Pigmées.

Au reſte, nous n'en faiſons pas moins une peinture aſſez vraiſemblable du premier état de ces Peuples, quel que ſoit le tems où ils ayent vécu. Nous en connoiſſons aujourd'hui un certain nombre qui vivent dans la plus grande ſimplicité. Si nous com-

parons les Relations qu'on nous a données des Groenlandois, des Hottentots, & de la plupart des Peuples d'Amérique, avec celles que nous avons des Scythes, des Sarmates, & des anciens Allemands; ſi nous conſiderons en même tems la nature de l'homme, nous pourrons ſuppléer au défaut de Monumens hiſtoriques. Nous trouverons la plus grande reſemblance entre ces Peuples anciens & les Peuples

modernes. Nous les verrons tous ſans Loix, ſans Tribunaux, ſans Juges, & preſque tous ſans politique. Nous reconnoîtrons en eux des beſoins très-ſimples & en petit nombre, & nous trouverons que les reſſorts qui les font mouvoir, ſont auſſi ſimples que leurs beſoins, & plus naturels que moraux. En général, il importe peu que les uns mangent du gland, & les autres du chien marin.

Dans la ſeconde Partie j'ai tâché de traiter des changemens par leſquels les Peuples ſe ſont éloignés de l'état de nature, & ſe ſont civiliſés.

Je me ſuis efforcé, dans la troiſieme, de décrire l'état des Peuples policés, d'en montrer les avantages & les inconvéniens, ſans jamais perdre de vue le ſyſtême de l'éloquent Citoyen de Genève, qui, ſemblable à ce Peintre Italien, qui ne peignoit que des Diables, ne

préſente que des tableaux triſtes & uniquement propres à nous faire mieux ſentir notre malheur & notre foibleſſe.

Cependant je ſuis bien éloigné de croire que ma deſcription ſoit parfaite. C'eſt l'eſquiſſe d'un tableau qui demanderoit, pour être fini, un meilleur pinceau que le mien.

DIFFÉRENCE

ERRATA.

PAge 15, *ligne* 2. dont parmi ceux, *lisez* dont ceux.

pag. 61. *lig.* 16. ils s'accroupissent, *lis.* ils ne s'accroupissent.

pag. 66. *lig.* 17. substance, *lisez* subsistance.

pag. 79. *lig.* 13. doivent avoir, *lis.* doivent y avoir.

pag. 97. *lig.* 9. Ciel, *lis.* Nil.

pag. 175. *lig.* 11. commencé, *lis.* consumé.

Remarque essentielle.

Le Titre courant, *Différence entre l'Homme & la Bête*, doit finir à la page 7. Depuis la page 8, jusqu'à la page 88, mettez *De la vie non policée.* Et depuis la page 88, jusqu'à la fin, lisez *Origine & Progrès de la vie civile.*



DIFFÉRENCE ENTRE L'HOMME ET LA BÊTE.

LES bêtes, dont la nature a ſes bornes déterminées, apportent avec elles, en naiſſant, tout ce qui eſt néceſſaire pour la conſervation de leur être ; elles en ſont redevables en partie à une induſtrie innée, & en partie à la ſeule nature ſans qu'elles y contribuent en rien du leur. Elles reſtent telles qu'elles naiſſent ſans devenir ni plus ni moins parfaites ; de ſorte qu'Adam ſortant des mains du

Créateur, & Noé, dans l'arche, ne leur trouvoit pas plus d'imperfections que nous ne leur en trouvons aujourd'hui ; quoique depuis il se soit écoulé tant de siecles, & que nous remarquions tant de changemens dans tout ce qui nous environne. Il y a plus de 4000 ans que le cheval savoit, aussi bien qu'aujourd'hui, choisir les herbes qui lui conviennent. Suivant ce principe les singes, quoique faits pour être imitateurs, ne peuvent parvenir à parler le langage des hommes ; & dans le Paradis terrestre la toile d'araignée ne différoit en rien de celle que nous voyons actuellement.

L'homme, au contraire, n'apporte point en naiſſant une peau couverte de poils ou de plumes; il n'eſt point armé de défenſes naturelles : mais deſtiné à commander à l'univers, il arrive nud, foible, ignorant, expoſé aux injures de l'air, & il reſte dans cet état plus long-tems qu'aucun des autres animaux. Il n'a ni cet inſtinct ni cette induſtrie innée que la bête ſuit aveuglément pour la conſervation de ſon être. Adam & ſes enfans veulent-ils couvrir leur nudité, ils empruntent les feuilles d'un figuier, ou la peau de quelque animal.

Mais privé des reſſources de l'inſtinct, la raiſon, cet être

tout puiſſant, le place au-deſſus des animaux. S'il a ſoin de la cultiver, elle lui fournit les moyens de ſe procurer ſes beſoins dans un degré ſupérieur à la bête, & elle le met en état d'améliorer ſon ſort. La liberté préſide à ſes actions, & il n'eſt point eſclave d'un inſtinct aveugle. C'eſt de toutes les créatures vivantes la mieux organiſée.

Helvétius cependant va trop loin quand il fait veni rnos idées de notre organiſation ; en admettant ſon principe, l'âne ſeroit auſſi raiſonnable que nous, s'il avoit la même conformation, & ſi ſon eſpece s'étoit autant multipliée. La conſtruction du corps humain

eſt la plus analogue à ſa deſtination, & peut-être ne conſidere-t-on pas ſes doigts avec aſſez d'attention, ſi l'on réfléchit ſur les arts & les commodités innombrables qu'ils ont produits.

Preſque tous les animaux ont un pays & une nourriture qui leur ſont propres. Un chien mourroit de faim ſi on ne lui donnoit que de l'avoine ou du foin. Il en eſt de même du climat. Tranſportons dans la nouvelle Zemble des ſinges, des chameaux, des éléphans, &c. & voyons combien de tems ces ſortes de colonies pourront y ſubſiſter. Elles s'anéantiront d'elles-mêmes, & périront comme l'Ybis hors de

l'Egypte. Il n'en eſt pas ainſi de l'Homme. L'univers eſt ſon domaine. Deſtiné à peupler la terre, il craint auſſi peu les chaleurs brûlantes du ſoleil, que les froids les plus cuiſans. Le Groenlandois, environné de rochers affreux & de montagnes de glace, connoit peu l'uſage du bois; & les habitans de la Zône Torride, ni ceux des pays voiſins, ne ſuccombent point à l'ardeur de leur climat. De plus, un inſtinct particulier ne borne point l'Homme à un genre de nourriture déterminé. La plus grande variété flatte ſon goût. Il peut ſe nourrir comme il lui plaît, & reſter ſur la terre par-tout où il veut.

Nous apprenons de Strabon (1) & d'Arrian (2) qu'il y a ſur le golfe Perſique un peuple, connu ſous le nom d'*Ichthyophage*, qui ſe nourrit de poiſſons, & s'en bâtit encore des cabanes. Que l'on examine combien les Groenlandois bravent encore aujourd'hui la ſtérilité de leur pays.

Je fais, à deſſein, ce parallele parce que je vois que quelques écrivains ne mettent preſque plus de différence entre l'Homme & la bête.

(1) Chap. 15.
(2) Hiſt. Ind. chap. 29.



PREMIERE PARTIE.

DE L'ÉTAT DES PEUPLES NON POLICÉS.

ARTICLE PREMIER.

Point de vue physique des peuples non policés qui approchent le plus de l'état de nature. De leurs particularités remarquables.

---

§ I.

De leur nourriture.

TACITE dit de l'Allemagne que, quoique le sol n'y soit pas par-tout le même, si on la con-

ſidere dans ſon tout, elle n'offre à l'œil que d'horribles forêts & des marais inhabités. Dans ce peu de mots nous trouvons le tableau de l'univers avant que la terre ait été cultivée par l'induſtrie des hommes, de même que celui de l'Allemagne. La nature des choſes le veut ainſi. S'il pleut ſouvent & avec abondance, & ſi l'eau ne peut pas s'écouler des hauteurs dans les valons, il ſe fait un mêlange d'eau & de terre que l'on appelle *marais*. Au contraire, la pluie ne fera qu'arroſer les lieux ſur leſquels elle ne ſéjourne pas; ceux-ci ſe trouvant plus expoſés au ſoleil, produiront des buiſſons, des arbres, enfin des

forêts. (1) Cette remarque s'accorde avec tout ce que nous lisons dans l'histoire tant ancienne que moderne ; & tel est le sentiment de César sur les forêts de la Gaule & des isles Britanniques, (2) & de Strabon sur celles d'Espagne. C'est aussi par la même raison que l'on ne voyoit presque en Amérique, si l'on en excepte le Pérou & le Mexique, dont les peuples étoient policés, qu'un assemblage de bois, de marais & de mers. Cette esquisse générale de la terre, & l'ignorance profonde des peuples non policés,

(1) Temple, état de Holla. p. 5.

(2) De Bell. Gall. liv. 6. chap. 29. L. 5. ch. 3. L. 3. ch. 28. L. 4. ch. 32.

prouvent évidemment que leur nourriture devoit être très-grossiere & très-simple ; qu'elle se bornoit d'abord aux productions naturelles, telles que les herbes, les racines, les fruits sauvages, & sur-tout le gland. Ce furent-là vraisemblablement leurs premiers alimens, auxquels la chasse en ajouta dans la suite de nouveaux.

L'insuffisance des productions de la terre, pour leur sub sistance dût bientôt donner lieu à l'invention des flêches & d'autres instrumens ; leur séjour dans les bois leur rendit la chasse nécessaire & facile, parce qu'ils étoient toujours voisins des animaux ; & que n'ayant qu'un très-petit nom·

bre de fruits dont nous avons parlé, c'étoit leur ſeule reſſource pour ſe nourrir. Ajoutons à cela la néceſſité urgente de ſe ſouſtraire à la voracité des bêtes féroces, qu'ils mangeoient, ſans répugnance, avant que leur goût ſe fût épuré; & nous verrons pourquoi la chaſſe eſt ſi ancienne, & pourquoi elle étoit auſſi générale autrefois qu'aujourd'hui. Les Bretons, au rapport de Dion, habitoient dans des forêts, ſur des montagnes, & dans des marais. Ils n'avoient ni villes, ni murailles, ni agriculture; ils vivoient du produit de leur bétail & de leur chaſſe, de fruits & de racines. Auſſi la terre avoit-elle eu

un Nemrod long-tems auparavant ; auſſi les anciens Allemands chaſſoient-ils autrefois comme chaſſent aujourd'hui les habitans de l'Amérique Septentrionale.

Aux avantages de la chaſſe ſe joignirent bientôt ceux du bétail, dont il eſt très-probable qu'elle fit naître l'idée. En effet, comme il n'y a point naturellement d'animaux auſſi apprivoiſés que nous les voyons le devenir par les ſoins de l'homme, il y a apparence qu'à la faveur de la chaſſe on aura remarqué quels ſont les moins ſauvages & les plus doux. Le ſéjour ordinaire avec eux, joint à l'expérience journaliere, aura infailliblement enſeigné à

l'Homme le moyen de les renfermer & de les apprivoiſer. C'eſt donc ainſi que nos peres commencerent à former des troupeaux pour en faire leur nourriture. Cela paroît d'autant plus naturel, qu'il y avoit alors aſſez de pâturages, & qu'il étoit aiſé de les faire paître tantôt dans l'un, tantôt dans l'autre. Ainſi vivoient autrefois nos ayeux & les Scythes, ainſi vivent encore aujourd'hui les Arabes, les Tartares & les Hottentots.

Ajoutons aux alimens que leur fourniſſoient la chaſſe & les beſtiaux ceux qu'ils tiroient de la pêche, qui n'étoit pour eux rien autre choſe que la

chaſſe dans un autre élément, & dont parmi ceux qui habitoient le long des côtes & des grandes rivieres faiſoient uſage, & l'on connoîtra toutes les eſpeces de nourriture de ces peuples ſauvages. Quant à l'agriculture, ils n'en avoient pas d'idée, ou du moins ils ne devoient en avoir qu'une très-légere.

Cela poſé, il eſt évident qu'il ſeroit inutile de chercher parmi eux des Apicius & Vitellius. Leur nourriture étoit ſimple & groſſiere, tant par elle-même, que par le manque d'uſtenciles néceſſaires. Quel qu'étonnant que cela puiſſe paroître, il eſt conſtant qu'il s'eſt trouvé des peuples qui

ont long-tems ignoré l'uſage du feu.

Sans nous arrêter à ceux dont l'origine ſe perd dans la nuit des tems, tels que les anciens Phéniciens, les Egyptiens, les Grecs, les Perſes, &c. ne conſidérons que les habitans des iſles Mariannes découvertes en 1521, ces inſulaires en avoient ſi peu d'idée, qu'ils le prirent d'abord pour un petit animal qui s'attachoit au bois, & qui s'en nourriſſoit. Les premiers qui s'en approcherent s'étant brûlés, inſpirerent aux autres tant d'effroi, qu'ils n'oſerent plus le regarder que de loin; ils redoutoient les morſures de ce terrible animal, & crai-

gnoient qu'il ne les bleſſât par la force de ſon haleine empoiſonnée. Je pourrois citer beaucoup d'autres nations qui vivoient dans une pareille ignorance. (1) Il eſt vrai qu'il s'en eſt trouvé d'autres qui en avoient quelque connoiſſance, mais qui n'en retiroient pas grand profit faute d'inſtrumens néceſſaires. En 1715, aux iſles du Sud, on ne ſavoit rôtir un porc qu'en lui mettant dans le corps des pierres rougies au feu ; c'étoit auſſi le ſeul expédient que d'autres peuples avoient imaginé pour faire chauffer de

---

(1) On peut conſulter M. Goguet dans ſon livre, de l'Origine des Loix, des Arts & des Sciences. Premiere partie.

l'eau. Après cela sera-t-on surpris que leur genre de vie ait été si sauvage & si dur ? On sait que les anciens habitans de l'isle Hyspaniole mangeoient des chauves-souris, des serpens, des araignées, des vers, &c. & que de nos jours encore les Caraïbes, les Iroquois, les Brasiliens & d'autres mangent leurs ennemis & leurs prisonniers après les avoir assommés, & leurs parens, même leurs peres & meres quand ils sont morts.

La graisse d'ours passoit chez les Iroquois pour un morceau si friand qu'ils croyoient que les femmes, qui l'aimoient beaucoup, étoient descendues du ciel en terre pour en manger. Nous

ſavons auſſi que les Hottentots ſe font un régal de manger de vieux ſouliers, & une multitude de poulx dont ils ſont couverts. (1) Et que pendant l'hiver les Groenlandois enterrent, ſous la neige, les chiens marins pour les manger enſuite cruds & gelés tels qu'ils les en retirent. (2)

§ II.

De leurs habillemens & habitations.

Les habillemens & les habitations de ces peuples s'accordent

(1) Kolbe, page 194 & 195.
(2) Egede, Deſcription du Groenland, pag. 155.

parfaitement avec leur maniere de vivre dure & groſſiere. On en connoît un grand nombre qui, pendant pluſieurs ſiecles, n'avoient pour habits que des peaux de bêtes. Pluſieurs n'étoient couverts que de feuilles & d'écorces d'arbres, ou de quelque choſe de ſemblable; d'autres enfin alloient nuds, ou preſque nuds.

Les Groenlandois ne ſe couvrent encore aujourd'hui qu'avec la peau de leurs chiens marins; les Hottentots qu'avec celle de leurs brebis. Les Tonguſiens ne portent que celle de chevreuils ornée de queues de cheval; & leur parure de tête conſiſte en une peau de cerf ſurmontée de

ſon bois. On remarque la même groſſiereté dans les habitations de ces peuples. Les femmes n'avoient, ſuivant Tacite, d'autre abri contre la pluie & les bêtes féroces que des branches entrelaſſées ; & c'étoit auſſi la retraite des vieillards & des jeunes gens. (1) Les Scythes & les Sarmates paſſoient leur vie ſur des chariots couverts : les anciens habitans des Canaries ſe retiroient dans des cavernes, & d'autres dans des creux d'arbres. (2) De nos jours les Abyſſins n'ont encore pour habitation que des cabanes

---

(1) Cap. 15. de More Ger.

(2) Diod. Sic. liv. 1. ch. 8. Lett. edif. tom. 5.

faites de boue & de paille. Celles des Floridiens, des habitans de la Louiſiane, des Eſquimaux, & de beaucoup d'autres, ne ſont que des arbres couchés en quarré les uns ſur les autres. Chez la plupart de ces peuples les hommes & les bêtes vivoient enſemble pêle mêle.

---

§ III.

De leur conſtitution & de leur ſanté.

CES peuples ſeroient, ſans contredit, très-malheureux ſi la nature bienfaiſante n'avoit pris ſoin de les dédommager par d'autres endroits. Le délicat Européen

s'accommoderoit fort mal d'un chien marin gelé ; il n'en mangeroit qu'à la derniere extrêmité, & qu'avec le plus grand dégoût. Aussi la constitution de ces peuples est-elle bien différente de la nôtre ; car, sans parler de la dureté de leur, peau ni de leur agilité, ils sont d'une force prodigieuse qui les fait souvent triompher des tigres & des lions. Ils jouissent d'une santé parfaite, & ne connoissent pas même le nom de la plupart des maladies qui exercent parmi nous de si horribles ravages. Il n'y a chez eux ni bossus, ni sourds, ni aveugles ; & le plus communément on n'y meurt que

de vieilleſſe ; ce qu'il faut, ſans doute, attribuer à la ſimplicité de leurs alimens, à un corps endurci par toutes ſortes d'incommodités, & ſur-tout à la dure éducation qu'ils reçoivent dès leur enfance. Dès qu'une Caraïbe eſt accouchée, elle prend ſon enfant & va ſe baigner avec lui dans la riviere voiſine, puis le laiſſant aux environs, elle retourne aux travaux qu'elle ne ſuſpend qu'au moment de l'accouchement. Quant à l'enfant, il eſt à peine au monde qu'il faut qu'il marche à quatre pattes, & qu'il apprenne à digérer les alimens de ſes pere & mere. On voit bien que des hommes ſi robuſtes

&

& ſi vigoureux n'ont pas beſoin de remedes, ou du moins il ne leur en faut qu'un très-petit nombre. Une racine, quelques ſimples, dont le haſard ou l'expérience leur ont appris la vertu, leur ſuffiſent pour la guériſon du petit nombre de leurs maladies. Un Tartare-Crimée ſe ſent-il incommodé? Il trouve ſon médecin dans le cheval qu'il a continuellement ſous la main : il lui ouvre une veine, en avale le ſang tout fumant ; &, pour ſe rendre ce breuvage ſalutaire, il remonte ſur le même cheval, & le pouſſe au grand galop ; ou bien, ſe mettant à pied entre deux cavaliers bien montés, il

s'efforce d'égaler la vîtesse de leurs chevaux. Les maladies & la médecine ne doivent en effet leur naissance qu'aux peuples policés.

---

§ IV.

De leur figure.

ON remarque en général, dans la figure extérieure de ces peuples, une ressemblance frappante. Ils ont tous, ainsi que l'observe M. Swift, un front plat & large, un nez écrasé, des levres épaisses & une bouche extrêmement fendue. Ce qui défigure ainsi les traits de leurs visages, c'est que les enfans, comme on l'a remarqué, sont traités durement, &

ſe traînent ſur le ventre, ou qu'étant portés ſur les épaules de leurs meres, ils ſe meurtriſſent le viſage ſur leur dos. Il eſt même d'uſage, chez certains peuples, tels que les Hottentots, d'écraſer le nez d'un enfant nouveau né pour lui donner, ſelon eux, un ſurcroît d'agrémens.





SECONDE PARTIE.

Point de vue moral.

§ V.

De leur esprit.

Si les Scythes pouvoient citer un Anacharsis qui auroit fait honneur à un peuple policé, ce n'étoit pas sur les charriots du pays qu'il avoit acquis ses connoissances ; il les devoit à ses voyages. Ce n'est ni dans le creux des arbres & des rochers, ni dans les étables qu'il faut aller chercher les grands esprits. Des hommes si grossiers ne doivent presque

s'occuper que du ſoin de leur nourriture ; à l'exception des moyens de ſe la procurer, ils ne ſavent preſque rien. Cependant, quoique le caſtor ſoit meilleur architecte qu'eux, leur eſprit met une différence infinie entre eux & les brutes ; & l'on s'apperçoit toujours qu'ils ne s'écartent jamais de la regle générale ſuivant laquelle l'Homme eſt capable de progrès dans les choſes qui ſont depuis long tems de ſon domaine excluſif ; auſſi eſt-il inconteſtable, quoique la nourriture de ces peuples ne differe pas beaucoup de celle des bêtes, que les premiers ſavent tirer parti d'un chêne beaucoup

mieux que les dernieres. Leur eſprit ſe manifeſte encore dans d'autres occaſions. On eſt ſurpris, par exemple, de la ſagacité avec laquelle les Sauvages de l'Amérique diſtinguent les pas d'Hommes : ils les apperçoivent dans des endroits où nous ne nous aviſerions pas de les chercher. Au premier coup-d'œil ils décident, ſans ſe tromper, de quelle nation, de quel ſexe & de quelle taille ſont les perſonnes, & depuis quel tems les traces ſont imprimées. Si elles ſont de quelqu'un de leur connoiſſance intime, ils diſent, ſans héſiter, qu'elles ſont de tels ou de tels. Quelqu'extraordinaire

que cela paroiſſe, il n'en faut pas conclure qu'ils aient la vue meilleure ou plus perçante que nous : c'eſt le fruit d'une attention particuliere & d'une longue habitude. (1) Ils traverſent dans les tems les plus obſcurs, & ſans ſe tromper de chemin, les forêts les plus épaiſſes & les terres les moins habitées; & à leur retour rien n'eſt échappé à leurs obſervations. Ils tracent, quoiqu'aſſez mal adroitement ſur des écorces ou ſur le ſable, des cartes fort exactes, auxquelles il ne manque que l'échelle.

Les voyageurs vantent beaucoup l'induſtrie des Hottentots

(1) Hiſt. de l'Amér. page 390.

& des Groenlandois. En général nos Européens, ſurpris de l'adreſſe avec laquelle ces peuples ſe procurent leur nourriture & leurs beſoins, reconnoiſſent qu'ils nous ſont en cela bien ſupérieurs, puiſque leurs membres ſont les ſeuls inſtrumens qu'ils y emploient. Mais il faut avouer en même tems que leurs beſoins fixent la meſure de leur eſprit. Dans les choſes qui ne piquent point leur goût, & dont la néceſſité ne leur fait point une loi, ils ſont ſtupides & ignorans, de ſorte que, s'ils s'aviſent d'étendre ſur d'autres objets la ſphere étroite de leurs connoiſſances, il n'en réſulte que des abſurdités, ſuite

néceſſaire de leur manque de goût. Quelques Groenlandois s'imaginent, par exemple, que la lune eſt un homme qui fait de fréquens voyages ſur la terre pour manger du chien marin & y lier commerce avec le ſexe. Auſſi n'arrive-t-il jamais à leurs femmes de s'endormir ſur le dos ſans avoir pris la précaution de mouiller leurs doigts avec de la ſalive & de s'en frotter enſuite l'eſtomac. Les filles ont auſſi très-grand ſoin de ne pas regarder long-tems la lune de peur qu'il ne lui prenne envie de venir les engroſſer.

La raiſon a fait heureuſement plus de progrès parmi nous.

§ VI.

De leur goût.

IL en eſt de leur goût comme de leur eſprit ; pour en juger ne conſidérons, par exemple, que leur beauté monſtrueuſe, & repréſentons-nous un viſage peint ſans aucune proportion, & de la maniere la plus ridicule. Imaginons-nous un Hottentot barbouillé de graiſſe, de ſuie, & quelquefois d'urine, ou bien un Tonguſien avec ſa figure déchiquetée, & couverte d'horribles cicatrices.



§ VII.

De leur religion.

Leur religion eſt un compoſé de cérémonies qui ne ſont pas moins barbares que ridicules. Les habitans de l'ancienne Scandinavie faiſoient conſiſter le bonheur de l'homme, après la mort, à boire de la biere dans le crâne de ſes ennemis. Les Getes ſacrifioient tous les cinq ans un homme qu'ils envoyoient, diſoient-ils, à leur Dieu Zamolxis pour l'avertir de leurs beſoins. Quand le tonnerre grondoit, ils entroient dans une ſi grande fureur, qu'ils alloient juſqu'à le

défier, & lui lancer des traits. (1) D'autres peuples frappent leurs Dieux quand ils n'en ſont point exaucés. Les Lappons adorent de groſſes pierres d'une figure extraordinaire que le haſard leur fait rencontrer. Quelques autres pouſſent l'extravagance juſqu'à empaler les leurs & les aſſommer par reſpect. Tous les ans les Barates empalent un bouc ou une brebis; ils s'aſſemblent autour de la victime, & lui prodiguent leurs hommages juſqu'à ce qu'elle ſoit expirée. Quoiqu'auſſi biſarres dans leurs ſuperſtitions, les Oſtiaques traitent les leurs avec plus de douceur. Ils ont pour eux l'at-

(1) Hérad. liv. 4.

tention d'une mere pour ſon fils. Ils croyent un être ſuprême, mais ils ne l'adorent pas. Ce n'eſt qu'à des figures de bois qu'ils déférent leurs adorations. Chacun a ſon idole qu'il couvre ſoigneuſement d'une robe longue. Il lui donne tous les jours de la bouillie, qu'il lui inſinue avec une cuillere dans la bouche, & qui reſſort par une ouverture pratiquée à la poitrine. Le reſte de leur culte conſiſte en de certains geſtes & ſifflemens, comme quand on appelle un chien. Si l'on veut avoir une idée des Hottentots, on peut voir le profond reſpect qu'ils ont pour les plus vils inſectes. Jugeons par-là de leur théologie !

§ VIII.

De leur caractere moral.

L'ON n'eſt pas fort d'accord ſur la maniere de définir le caractere moral de ces peuples. Qu'un enfant, élevé dès ſa naiſſance au milieu des bêtes féroces en ait vu égorger une par un homme, & ſe ſoit hâté de rendre la pareille à une vieille femme, conclura-t-on de cet exemple & de quelques autres ſemblables qu'il en étoit de même de tous les hommes élevés dans les bois, éloignés de toute ſociété? La conſéquence ſeroit fauſſe.

Les Groenlandois vivent dès

leur enfance dans une entiere liberté, & font leur volonté; jamais on n'emploie à leur égard ni les coups ni les paroles dures; cependant on ne voit pas qu'ils aient de grands vices, ni qu'ils ſoient bien méchans. Devenus grands, ils n'ont point de loix; chacun vit comme bon lui ſemble. Il y a parmi eux une égalité parfaite. Ils n'ont ni juge, ni juſtice, ni ſupérieur. Un penchant heureux & naturel leur tient lieu de Code. Ils ſont entr'eux généreux, pleins de candeur & de fidélité. La diviſion, la diſpute, la haine, la perſécution leur ſont preſque inconnues. Ignorant ce que c'eſt que le vol,

ils laiſſent tout ouvert, & chacun entre par-tout librement. A l'exception du commerce ordinaire entre gens mariés, ils ſont extrêmement circonſpects dans leurs paroles & dans leurs actions. (1) Ne dira-t-on pas qu'il en eſt des autres peuples non policés comme des Groenlandois ?

Les habitans de l'Amérique Septentrionale traitent avec la plus grande cruauté les priſonniers deſtinés à la mort. On commence par l'extrêmité des mains & des pieds, & l'on remonte inſenſiblemert juſqu'au corps. L'un

(1) Ce fait n'eſt point haſardé ; c'eſt Egede, hiſtorien très-véridique, & long-tems Evêque, qui le rapporte.

arrache un ongle au patient, un autre lui coupe un doigt avec ſes dents, ou avec un mauvais couteau, un troiſieme s'empare de ce doigt coupé, le met dans ſa pipe allumée & le fume en guiſe de tabac, ou le fait même fumer à ce malheureux. De cette maniere on lui arrache ſucceſſivement tous les ongles, on lui broie les doigts entre deux cailloux, ou on lui coupe les membres les uns après les autres. On applique au même endroit, à différentes repriſes, des fers rouges ou des tiſons allumés, & l'on continue juſqu'à ce qu'ils ſoient éteints par la graiſſe. Sa chair étant ainſi rotie, on la coupe

par morceaux ; & quelques-uns de ces forcenés la mangent pendant que d'autres ſe barbouillent le viſage du ſang de ce pauvre patient. Quand les nerfs ſont découverts ils y enfoncent des ferremens pour les déchirer, ou on lui écorche les bras & les jambes avec de longues cordes qu'on tourne au tour & que deux hommes tirent avec violence, chacun par un bout, en quelque ſorte comme deux ſcieurs de long. Tout cela n'eſt en quelque façon que le prélude. Souvent, après avoir impitoyablement tourmenté ainſi ce malheureux pendant quatre ou cinq heures, on le délie, & le laiſſant en repos, on

le réſerve pour l'exécution ; enſuite, lorſqu'il lui reſte aſſez de force, on le fait courir & on l'aſſomme à coups de pierres ou de bâtons ; ou bien on le roule ſur un braſier ardent juſqu'à ce qu'il rende le dernier ſoupir ; à moins que quelqu'un ne lui ait déja par compaſſion arraché le cœur. L'exécution finie, le cadavre eſt coupé par morceaux, mis dans une chaudiere, & bientôt il a pour tombeau les entrailles de ſes bourreaux. On trouve, il eſt vrai, dans l'Amérique Méridionale des peuples moins barbares, qui ne laiſſent pas de frapper leurs priſonniers, de les aſſommer, de les manger, & de ſe

faire des pipes avec leurs os.

De cette horrible barbarie qui regne dans toute une partie du monde, ne peut-on pas tirer une conſéquence générale pour tous les peuples qui ne ſont pas mieux policés ?

D'après ces différens exemples que j'ai rapportés, bien des gens croient que les mœurs des peuples qui vivent dans l'état de nature, ou qui s'en écartent peu, ſont les plus innocentes & les plus vertueuſes ; auſſi leur prodiguent-ils les plus grands éloges. A peine les deſcriptions que les poëtes ont fait de l'âge d'or leur paroiſſent-elles ſuffiſantes. D'autres ſont d'un ſentiment tout

opposé; & ne regardent ces hommes que comme des tigres & des loups qui se dévorent & se mangent les uns les autres, que comme des centaures furieux. Je crois que de part & d'autre on n'a vu les choses qu'à l'aide du microscope, & que l'on a tiré des conséquences trop générales.

La Providence a placé dans le cœur de tous les hommes des principes de bonté, de justice & d'équité. L'Homme en porte le germe en lui-même, & dans l'état policé il ne fait que le développer peu à peu & suivant les objets qui se présentent à lui. Le marbre n'est qu'embelli, & les veines existant matériellement

& indépendemment du ſecours de l'artiſte, il ne fait que les rendre plus ſenſibles. C'eſt donc un grand préjugé de ne voir dans des peuples ſauvages que des monſtres à figure humaine, & de ne les regarder que comme une multitude de brigands & d'aſſaſſins. Des peuples qui, ſemblables aux Groenlandois, aux Caraïbes & aux Braſiliens, n'ont ni juſtice, ni loix, ni gibets, ſe dévoreroient néceſſairement les uns les autres, ſi l'état de Hobbes avoit lieu parmi eux. Il eſt vrai que l'on en voit qui ſont à peu-près tels que les tigres & les loups dont ils portent la peau ; mais s'il y a des Afriquains ſauvages, ne

trouve-t-on pas des Groenlandois qui ont la douceur en partage ? Il faut donc faire une très-grande diſtinction.

Si l'on conſidere que la nourriture de ces peuples eſt ſimple & groſſiere ; que leur eſprit eſt peu développé ; qu'ils n'en font uſage que lorſqu'il s'agit de ſe procurer leurs beſoins, on ne ſera point étonné que leur caractere ſoit ſi ſimple & ſi peu décidé. Les Scythes, au rapport de Juſtin, vivoient dans une ſi grande ſimplicité & dans une innocence de mœurs ſi parfaite que jamais ils ne deſiroient le bien d'autrui. Auſſi, continue le même auteur, la paſſion des richeſſes n'a-t-elle lieu

que dans le pays où l'on peut en faire uſage.

Les Groenlandois vivent, comme nous l'avons vu, d'une maniere très-innocente. Il en eſt de même des Hottentots : & les Miſſionnaires d'Europe ont en général donné de grands éloges au caractere de la plupart de ces peuples non policés. Peut-on, par exemple, imaginer plus de reconnoiſſance & de vénération pour les parens morts, qu'il ne s'en trouve chez ces peuples barbares, dont nous avons cité l'horrible cruauté envers les priſonniers? Quelques peuples de l'Amérique Méridionale célebrent une fête des morts tous les dix ou douze

douze ans, ou toutes les fois qu'il change d'habitation. La nation s'assemble, & chacun apporte les cadavres de ceux qui lui appartiennent quelqu'éloignées que soient leurs sépultures. Ceux qui changent de demeures les prennent sur leurs épaules & les transportent au lieu dont ils ont fait choix pour fixer leur nouvel établissement. Je ne sais, dit notre auteur, (1) ce qui doit toucher le plus, ou de l'horreur qu'inspire un pareil spectacle, ou de la tendre compassion & de l'amour de ces bons peuples pour leurs parens. Rien ne mérite en effet plus d'admiration que le soin ex-

(1) Hist. d'Amér. I. partie. p. 484. &c.

cessif avec lequel ils s'acquittent d'un devoir si triste, & qui doit tant coûter à leur tendresse, quand ils ramassent jusqu'aux moindres ossemens qu'ils tirent du sein de la terre des cadavres tombans en pourriture & à demi rongés de vers, & qu'ils les portent sur leurs épaules, pendant plusieurs journées, sans que l'odeur insupportable qui s'en exhale les rebute, & sans qu'ils témoignent d'autres sentimens qu'une vive douleur d'avoir perdu des personnes qui leur ont été si cheres pendant leur vie, & qui continuent de l'être encore après leur mort. Voilà donc déja l'expérience qui contredit l'idée de barbarie que l'on a de tous ces peuples en

général, & ſans mettre entre eux aucune différence. D'un autre côté la raiſon vient à l'appui pour achever de la détruire.

Le caractere & le genre de vie ſimple de ces peuples, loin de fournir matiere aux crimes qui ſont connus parmi nous, leur en ôtent juſqu'à l'occaſion. Comme ils ont moins de beſoins ils ont auſſi moins de vices.

Le vol eſt inconnu chez les Groenlandois & les Hottentots. Pourquoi ? c'eſt qu'ils ne voient chez leurs voiſins rien de mieux que chez eux, & qu'ils peuvent facilement pourvoir à leurs beſoins. Par conſéquent ni la convoitiſe ni la néceſſité ne les y

excite. Qu'on ne voie point chez eux la volupté ſe déguiſer ſous mille formes différentes, je n'en ſerois pas étonné, & c'eſt ce que je crois même volontiers. Un chien marin, de mauvaiſes chauſſures, des tripailles dégoûtantes, ne ſont pas des mêts voluptueux. Que l'envie qui regne parmi les peuples policés, que l'ambition ordinaire aux Européens leur ſoient inconnues, cela n'eſt pas étonnant dans un pays où les hommes ſont tous égaux. Le défaut d'occaſion, leur heureuſe ignorance, leur ſimplicité naturelle, peuvent aiſément nous faire ajouter foi à l'innocence de leurs mœurs. Il ne faut pas cependant

Pour cela regarder tout chez eux comme une vertu. Quand les Groenlandois, à la vue d'une dispute ou d'une batterie entre des Européens, s'écrient : « ils ont oublié qu'ils sont hommes; » ce sentiment est à mes yeux une vertu réelle : mais je ne pense pas de même quand je considere qu'ils ne s'enivrent pas d'eau-de-vie comme nos matelots : on sait qu'elle leur manque. Je crois réellement qu'à bien des égards l'ignorance du crime, &, pour ainsi dire, l'impossibilité de le commettre, font plus que la connoissance de la vertu. (1) Tel est le véritable état des peu-

(1) Justin.

ples non policés, tant qu'aucun événement ni aucune occaſion malheureuſe n'a point donné entrée chez eux à la corruption.

Mais le défaut de loix & d'autorité, le commerce avec les autres peuples, qui jettent parmi eux les ſemences de leurs vices & de leur mauvaiſe foi, & d'autres occaſions accidentelles, les plongent ſouvent dans les excès les plus odieux. De-là vient que l'on voit en eux un mêlange ſurprenant de vertu & de vices, d'une heureuſe ſimplicité & d'une connoiſſance funeſte, d'un caractere ſauvage & tendre, &c. Ces Scythes, aux mœurs deſquels les hiſtoriens ont donné tant d'élo-

ges, ne les méritoient pas à tous égards. Quoi de moins humain que de les voir mesurer leur estime pour leurs compatriotes sur le nombre de têtes qu'ils avoient abattues, d'ennemis qu'ils avoient écorchés, & dont ils avoient tanné la peau pour leur servir de nappes & de trophées ! Les Arabes vivent entre eux avec beaucoup de probité, exercent l'hospitalité envers les étrangers ; mais que l'on demande aux voyageurs & aux caravanes combien ils ont à souffrir de leurs brigandages ? . . . Les Brasiliens sont très-sociables entr'eux, cependant la gloire qu'ils ambitionnent tous est d'avoir tué & dévoré beau-

coup d'ennemis. Rien de ſi barbare que la maniere dont les Américains traitent leurs priſonniers : on en peut dire autant en général des guerres qu'ils ont entr'eux, & dans leſquelles on voit ces nations s'affoiblir, & quelques-unes même s'anéantir, au point qu'il n'en reſte plus aucun veſtige. C'eſt une grande tache dans le tableau de ces peuples innocens d'ailleurs. Cependant nous devons dire, à notre honte, que le commerce & les vices des Européens, ainſi que la cupidité à laquelle ils ſacrifient tout, ont bien gâté le caractere de ces peuples. Si j'étois le conducteur d'un tel peuple, dit Rouſſeau,

je ferois pendre tout Européen qui oseroit entrer dans mes états, aussi-bien que ceux de mes sujets qui entreprendroient de quitter mon pays. C'est ainsi que parle le Citoyen de Genêve ; il ne faut pas nier non plus, qu'abstraction faite de leur religion, ces peuples n'eussent été plus heureux si nous n'étions jamais passés chez eux, & sur-tout si, en outre des maux moraux dont nous leur avons fait ressentir les funestes atteintes, nous ne les avions pas infectés de nos maladies. En effet peut-on lire, sans verser des larmes, les ravages effroyables de la petite vérole portée dans le Groenland par les Européens ?

Combien l'Afrique ne nous préſente-t-elle pas de créatures dignes de compaſſion ! des peuples qui devroient avoir le même caractere & le même genre de vie que les Groenlandois, ſont plongés dans la corruption la plus affreuſe. Les Negres afriquains, chez leſquelles les enfans vendent leurs peres, & les peres les enfans pour une tonne d'eau-de-vie, ſont réellement plus féroces à mes yeux que les bêtes les plus ſauvages qu'ils ont dans leur pays. On dit des Murribos qu'ils ont des bandeaux de chair humaine. Quel excès de corruption & de férocité ! Des peuples non policés ſont en effet bien malheureux

dès que le crime ſe gliſſe parmi eux. Nullement accoutumés à porter le joug des loix & de la juſtice, rien ne pourra réprimer leur licence ; & ils ſe traiteront en véritables Hobbéſiens. Ils n'auront point de plus grands ennemis qu'eux-mêmes, & ils ſeront leurs propres bourreaux. Comme ils n'ont été civiliſés par aucun lien ſocial, ils ſeront abrutis par leurs vices, & n'étant réunis par aucun intérêt commun, ils n'auront point d'autre loi que celle du plus fort.

Rouſſeau & Hobbes, dans leurs idées ſur l'état des hommes non policés, & ſur leur caractere moral, embraſſent des opi-

nions diamétralement opposées; tous les deux peuvent appuyer leurs hypotheses sur des principes & des exemples confirmés par la raison & par l'expérience : mais je crois qu'ils ont tous deux tiré de l'un ou l'autre de ces peuples une conclusion trop générale pour tous indistinctement, & qu'en admettant quelque distinction, on peut non-seulement les réunir, mais encore s'approcher davantage de la vérité. L'on pourra peut-être s'étonner que je n'aie pas fait une troisieme classe de beaucoup d'autres de ces peuples. « Des peuples, dira-» t-on, qui traitent si cruellement » leurs prisonniers, méritoient,

» à juste titre, d'être mis dans
» une derniere classe. On auroit
» dû avoir le même égard pour
» ceux qui tuent leurs peres &
» leurs parens, & qui les enseve-
» lissent dans leur estomac. » Il
est vrai que les guerres de ces
nations sont extrêmement bar-
bares. Il ne faut pas nier non plus
que les Messageres n'aient eu la
coutume, lorsqu'un homme étoit
devenu vieux, de le sacrifier en
présence de ses parens & avec
un grand nombre d'animaux de
toute espece, & qu'après les avoir
tous fait cuire ensemble, ils s'a-
croupissent autour pour se réga-
ler de leur chair. Il en est de
même des Algonquins qui, de

nos jours, font mourir leurs peres & leurs parens quand ils les voient courbés sous le poids des années; mais il faut penser: 1°. que ces peuples, si l'on en excepte quelques cas que nous avons cités, ont des mœurs très-innocentes, & se comportent suivant d'autres principes & avec d'autres vues que nous ne le ferions.

2°. Que les guerres de ces nations, qui mesurent la douleur d'après des sentimens bien différens des nôtres, doivent nécessairement être très-cruelles. Que leur éducation est dure & sauvage, & qu'ils s'efforcent dès leur jeunesse à s'accoutumer à une sorte d'insensibilité dans laquelle

ils vont réellement plus loin que les éleves de Lycurgue ; ensorte que les prisonniers Amériquains se montrent beaucoup plus insensibles que ce Romain qui s'est acquis tant de réputation, pour avoir présenté lui même son bras aux flammes, quand on les entend, au milieu des tourmens inouis, rire, chanter & railler leurs bourreaux, en leur disant « qu'ils » ne savent pas bien leur métier ; » qu'en pareilles occasions ils ont » traité leurs freres avec bien plus » de barbarie. »

3°. Qu'ils ne se comportent de cette maniere qu'avec leurs ennemis réels ou prétendus.

4°. Pour ce qui est en général

de manger des hommes, je penſe avec M. Goguet, (1) qu'on doit en attribuer la cauſe à l'extrême néceſſité où la plupart de ces peuples ſont réduits. En effet un été brûlant, un hiver rigoureux ou un événement malheureux peuvent les mettre aiſément dans la plus triſte ſituation. On ſait que la faim peut, chez un peuple policé, forcer une mere à faire périr ſon enfant. La coutume de manger des hommes une fois introduite a dû ne finir que lorſqu'on a trouvé l'agriculture & l'art de conſerver les grains. Si après ces inventions elle a con-

(1) Premiere partie. Liv. II.

tinué de ſubſiſter, on ne peut la regarder que comme une coutume qui, par le laps du tems, a perdu tout ce qu'elle a d'horrible, & que comme une ſuite de l'ignorance des premiers âges.

5°. Quant à l'uſage de tuer les parens & les peres mêmes, lorſqu'ils ſont vieux, il faut conſiderer que les Meſſagetes regardoient cette mort comme la plus heureuſe. Ils ſe perſuadoient que la mort naturelle & les maladies étoient quelque choſe de malheureux, parce que ceux qui finiſſoient ainſi leurs jours devoient avoir leur ſépulture dans le ſein de la terre, au lieu que les autres étoient ſacrifiés à l'honneur de

leurs Dieux, & avoient la leur dans les entrailles de leurs parens & amis les plus fidels.

Si les peuples méridionaux de l'Europe, à la priere des malades & des vieillards, étoient dans l'usage de leur donner la mort, c'est qu'en général, comme le remarque M. Baumgarde, qu'ils croyoient qu'autrement ils n'auroient aucune part à la félicité de l'autre vie. A l'égard des Algonquins, il faut remarquer que cet usage prend sa source dans la nécessité. Comme ce peuple ne peut qu'avec la plus grande peine se procurer sa substance, & que pour cet effet il est toujours errant, les vieillards, qui

ne peuvent, ni ſe nourrir, ni les ſuivre dans leurs courſes, ne ſont pas moins à charge aux autres qu'à eux-mêmes, c'eſt même ce qui fait que ſouvent ils adreſſent ce diſcours à ceux qui les portent : « mes chers enfans, donnez » la mort à votre pere, il vous » cauſe trop d'incommodité, & le » pénible fardeau de ſes ans le rend » incapable de tout. » Cependant l'on n'acquieſce pas toujours à leur demande, mais quelquefois les enfans, accablés de fatique, répondent : « il eſt juſte de vous » obéir, mon pere ou grand-pere; » &, en diſant ces mots, ils les mettent à terre & leur fendent la tête.

La reconnoiſſance & le reſpect qu'ils ont, ainſi que tous les autres peuples du midi pour leurs parens morts, & dont j'ai cité des exemples, peuvent aiſément faire connoître que la néceſſité ſuffit ſeule pour les contraindre à cette pieuſe barbarie.

D'après les principes que j'ai établis, il peut ſe trouver d'autres peuples dignes d'être rangés dans la claſſe de ceux dont je viens de parler; mais comme il n'eſt pas difficile de les excuſer, & qu'ils ſont louables d'ailleurs, j'ai cru devoir les placer dans la ſeconde.



Essai sur l'état naturel de l'Homme, selon le systême de M. Rousseau, où il sera aussi parlé de l'origine des nations.

L'HOMME de Rousseau, dans l'état de nature, est une bête qui a seulement en elle le germe d'un homme futur. « Je le vois, » dit-il, se rassassiant sous un » chêne, se désaltérant au pre» mier ruisseau, trouvant son lit » au pied du même arbre qui lui » a fourni son repas, & voilà ses » besoins satisfaits. Les seuls biens » qu'il connoisse dans l'univers » sont la nourriture, une femelle » & le repos ; les seuls maux qu'il

» craigne ſont la douleur & la
» faim. Epars dans les bois, les
» mâles & les femelles s'uniſſoient
» fortuitement ſelon la rencontre.
» L'enfant ne connoiſſoit pas ſon
» pere, & n'étoit rien à ſa mere
» ſitôt qu'il pouvoit ſe paſſer d'elle,
» ſitôt qu'il avoit la force de cher-
» cher ſa pâture, il ne tardoit
» pas à quitter ſa mere elle-même.
» Le premier langage de l'homme
» eſt le cri de la nature, lequel
» s'étend peu-à-peu en multi-
» pliant les inflexions de la voix.
» La réflexion eſt un état contre
» nature, & l'Homme qui penſe
» eſt un animal dépravé. Apper-
» cevoir & ſentir ſera ſon premier
» état, qui lui ſera commun avec

» tous les animaux ; vouloir & ne
» pas vouloir, desirer & craindre
» seront les premieres & presque
» les seules opérations de son
» ame ; il ne peut avoir ni pré-
» voyance ni curiosité, & n'a pas
» l'esprit de s'étonner des plus
» grandes merveilles. » Je penserois qu'à ce portrait on pourroit, à quelques nuances près, reconnoître un Babouin. Mais je doute que l'Homme policé, & si supérieur en tout à la bête, ait jamais eû un semblable de cette espece, & que la nature humaine ait jamais été plongée dans un assoupissement si léthargique. Je conviens que l'enfance d'une nation, si j'ose m'exprimer ainsi, est très simple. Je crois bien qu'en-

tre un Européen policé & un Sauvage américain, qu'entre un petit-Maître de Paris & un Hottentot barbouillé de ſuie & de graiſſe, il y a une différence très-grande & très-remarquable; Mais je ne ſerai jamais aſſez ennemi de l'Homme pour croire qu'un Ourang-Outang, un Pougos, ou un Mandrille (1) aient la même nature que lui. Voici les principes qui me font rejetter l'hypotheſe du Citoyen de Genêve.

1°. Les peuples ſtupides à tout autre égard, montrent leur eſprit

(2) Ce ſont des animaux qui ont, dans leur conſtructiou, une grande reſſemblance avec l'Homme. Peut-être leur fait-on trop d'honneut quand on les place entre les Hommes & les ſinges.

& leur raiſonnement dans leur induſtrie à ſoulager leurs beſoins; ainſi je ne crois pas que la réflexion ſoit dans l'Homme un état contre nature. Si dans l'état de nature il ſe trouvoit, par quelqu'événement, privé de nourriture, comme cela pouvoit arriver dans quelques ſaiſons de l'année, que ſeroit-il devenu ſans la réflexion, comment ſe ſeroit-il procuré le néceſſaire?

Où ſont les hommes qui vivent, ou qui aient vécu errans & épars dans les bois, & s'uniſſant à la premiere femme ſelon la rencontre? Les relations ſurprenantes qu'on nous a données de quelques peuples non policés, ſont en

général faites d'après la premiere inſpection, & reconnues, après un plus mur examen, fauſſes & haſardées. Avant M. Kolbe, par exemple, on regardoit les Hottentots comme les hommes les plus ſtupides, & comme de vrais athées; mais il nous a appris qu'ils ne ſont pas ſans quelque connoiſſance de Dieu, qu'ils appellent leur grand Capitaine, & qu'ils ſont plus raiſonnables que des bêtes.

Mais, me dira-t-on, de l'état ſimple de ces peuples ne peut-on pas en inférer un autre encore plus ſimple? J'admets l'objection, elle eſt même fondée à quelques égards. J'avoue que l'Homme

peut perfectionner ſon état ; mais on trouve ſouvent qu'un peuple conſerve long-tems la même ſimplicité & le même genre de vie, ſans qu'il arrive aucun changement dans ſes mœurs. On ne peut donc pas tirer une conſéquence auſſi générale, & dire : « ſi les » Caraïbes ſont réellement ſtupi- » des & ignorans, ils l'étoient » encore plus il y a trente, ſoi- » xante, quatre-vingt-dix ans, &c. En effet, en pouſſant loin une pareille progreſſion, l'Homme ſe retrouveroit à la fin dans un état où il auroit été plus ſtupide que l'huitre. Si l'on vouloit donc prouver par là que les Groenlandois ont du vivre autrefois comme

l'Homme naturel de Rouſſeau ; je pourrois dire, avec raiſon, qu'ils ont du vivre encore plus ſimplement dans un tems plus reculé, & qu'ils ont du être plus bêtes que leurs chiens marins. On voit donc qu'il faut néceſſairement partir d'un terme, mais comment le fixer ? D'après l'hiſtoire, & une comparaiſon analogique des mœurs & du genre de vie de ces peuples.

La raiſon n'eſt pas un guide ſuffiſant pour faire conclure en pareille matiere. Si je n'avois jamais rien ſu des Groenlandois ni des Américains, &c., je me ſerois repréſenté l'Homme de ces pays comme je l'ai vu dans la vie poli-

cée & ſociale ; ou je me ſerois fait de l'état de ſimple nature une idée pareille à celle que les ſages Chinois ſe forment du gouvernement républicain ; ou du moins mes réflexions n'auroient été que des ſpéculations incertaines & vagues. Rouſſeau, qui rejette ce principe, ne laiſſe pas d'y revenir ſouvent dans ſon traité ſur la nature de l'Homme.

La différence qu'il met entre l'Homme & la bête ne conſiſte que dans le plus ou le moins d'eſprit, & tout-à-coup ne regardant la derniere que comme une machine douée de ſens, qui ſe remonte d'elle-même, il élève l'Homme au-deſſus d'elle, en

partie à cauſe de ſa liberté dans ſes actions, & en partie à cauſe de la faculté de perfectionner ſon état. Quelle contradiction ! Une bête a donc tout ce que j'ai, mais dans un degré inférieur ; elle a donc auſſi une certaine liberté dans ſes actions ; elle peut donc perfectionner ſon état, car ces deux points ſont inſéparablement liés avec l'eſprit, & cela ſuit de ſes propres paroles. L'Homme a des avantages qui l'élèvent au-deſſus de la bête. Rouſſeau les lui ôte dans un endroit, & dans un autre il les lui rend. Qu'on les lui laiſſe toujours, & qu'on en conſidere les ſuites, on trouvera que

l'Homme l'emporte en tout tems ſur les Ourang-Outangs. Rouſſeau fait vivre ſon Homme errant dans les bois, & contredit Locke qui prouve le contraire. Mais que l'on conſidere que tous les peuples les plus ſauvages, & même ceux ſans la découverte deſquels nous n'aurions jamais imaginé qu'il en pût exiſter de pareils, vivoient en ſociété. Leurs uſages même & leurs cérémonies nous feront connoître qu'ils doivent avoir vécu depuis long-tems. Quelques-uns avoient des liaiſons ſi intimes, que parmi les peuples policés nous n'en trouvons point de ſemblables. Par exemple, les anciens Bretons non

policés vivoient environ dix ou douze enſemble. Pour lier cette ſociété plus étroitement, ils prenoient en commun un pareil nombre de femmes ; ils regardoient comme leurs propres enfans tous ceux qui en naiſſoient, en conſéquence toute la communauté veilloit à leur ſubſiſtance. Si les Hommes vivent dans les bois, ils ſont voiſins des bêtes féroces. Par l'effet d'une compaſſion innée que Rouſſeau & Mandeville accordent à l'Homme, les peres garderont au moins auprès d'eux leurs enfans juſqu'à ce qu'ils ſoient grands & en état de ſe défendre eux-mêmes. Un enfant de huit ans ne pourra point tuer des lions

& des ours, quelque grandes qu'on puisse supposer les forces de cet âge dans l'état de nature. On a, à la vérité, des exemples de pareilles personnes qui ont été élevées ou trouvées dans les bois; mais si, par hasard, un Homme a eu le bonheur d'échapper à la fureur des bêtes féroces, ce n'est pas une preuve que d'autres qui y seront exposés soient aussi heureux. Combien de gens, qui se sont égarés dans les forêts, n'ont-ils pas été, quoiqu'Hommes faits, la proie des bêtes féroces, malgré qu'il n'y eût point d'Hienne? Combien la faim n'en a-t-elle pas fait périr? D'ailleurs on ne sait jamais l'âge où de pareilles

personnes sont venues dans les bois, parce que ceux que la nécessité rend sauvages ne peuvent s'en ressouvenir. Y sont-ils venus petits enfans ? y ont-ils été apportés par des singes ? ont-ils été, comme le fondateur de Rome, allaités par une louve ? ne se seroient-ils pas associés à leurs semblables, s'ils en avoient rencontré dans les bois ? On pourroit faire beaucoup d'autres objections; & en général, d'un exemple particulier & accidentel on ne peut conclure pour l'universalité des peuples non policés. Quand les Hommes ont commencé à se nourrir en tout ou en partie de la chair des animaux,

leurs yeux ſeuls, ſans le ſecours de l'eſprit, ont pu leur apprendre qu'en ſe réuniſſant pluſieurs, pour leur donner la chaſſe, ils ſe procureroient plus facilement cette nourriture. Ils durent s'y porter d'autant plus naturellement qu'alors ils n'avoient preſqu'aucun des inſtrumens qu'ils ont inventés depuis, & que les animaux ne leur obéiſſoient plus, comme dans le Paradis terreſtre.

Comme l'Homme n'a point, dans l'année, de tems fixe qui le porte à l'amour, il n'aura point quitté avec froideur & indifférence la compagne à laquelle il ſe ſera uni pour la premiere fois, vu ſur-tout la jalouſie qu'il aura

du concevoir en voyant dans ses ſemblables la même nature & le même penchant. Si dans l'origine il n'y avoit donc point de ſociétés politiques, il s'en trouveroit du moins de naturelles, formées par un penchant né avec l'Homme, & par la néceſſité où ſont les Hommes de vivre enſemble comme des créatures d'une même eſpèce. Ainſi l'Homme, la femme, les parens, les enfans, les vieillards, les jeunes gens ſe réuniſſoient, ſinon par des principes moraux, du moins par leurs beſoins & leurs avantages communs.

Allons plus loin ; Rouſſeau ſait que nous ne ſommes point

ſortis de la terre. Il ſait que le même arbre n'a pas porté en même tems des glands & des Hommes. Les premiers Hommes ont été créés, leurs enfans ne ſe ſeront pas éloignés d'eux ſi facilement. Un ſeul arbre ou au moins un petit terrein, pouvoit leur fournir une nourriture abondante. D'ailleurs, comme ils étoient en ſi petit nombre, l'Homme & la femme durent reſter enſemble. Non-ſeulement ils n'avoient pas la liberté du choix, mais en s'éloignant les uns des autres, ils auroient encore pu s'égarer aiſément, & leur eſpèce s'anéantir. Rien n'eſt auſſi plus ordinaire parmi les Hommes

que de faire ce que les autres, & sur-tout leurs ancêtres ont fait. Pourquoi donc l'exemple des premiers de leur espèce, qui se tenoient réunis, n'auroit-il pas eu assez de force sur eux pour les faire vivre en société ? Les Hommes ne se seront donc séparés qu'à proportion de leur augmentation. Quand deux familles se seront trouvées trop nombreuses pour pouvoir vivre dans le même lieu, l'une des deux se sera retirée dans un autre qui n'étoit point encore habité. Que l'on ajoûte quelques révolutions arrivées sur la terre, & nous verrons la véritable origine de la population. Elle étoit d'abord, sans doute, peu considérable, & con-

ſiſtoit ſeulement dans une ou quelques familles ; mais cependant c'étoient des ſociétés & des ſociétés d'autant plus unies qu'elles l'étoient dès leur ſource.

Ce ſont-là les principes qui m'engagent à ne point adopter le ſentiment de M. Rouſſeau, & à ne point regarder comme réel (ce qui ne l'intéreſſe gueres) ni même comme poſſible tout Homme dans l'état de nature ; car ſi-tôt qu'on peut prouver que les Hommes, quelque ſauvages & indépendans qu'ils aient été, ont toujours vécu en ſociété, le reſte de ſon ſyſtême tombe facilement. Il eſt difficile de faire de l'or avec du plomb quelqu'habile que ſoit le Chymiſte.

SECONDE PARTIE.

Des Arts, des Sciences, & de leur origine.

§ I.

CHEZ nos ancêtres les Hommes, les femmes, les freres, les sœurs, les enfans vivoient nuds & sur de la paille, avec les bêtes, dans de misérables cabannes. Mais aujourd'hui nous habitons des maisons, des palais, & nous avons un genre de vie bien différent. On en peut aisément reconnoître la cause. Les Hommes sont autrement conformés que les machines vivantes de Descartes. Ils habi-

tent d'abord dans les bois, vivent de gland & de racines, & disputent leur nourriture aux animaux carnassiers. Mais il viendra un tems où le Castor ne les surpassera plus dans l'architecture, où leurs talens se déploieront, où ils perfectionneront leur état, & où leur raison, après avoir été long-tems infructueuse, portera des rejettons & des fruits.

Cependant l'on ne peut sans étonnement remonter à la source des arts & des sciences, & en général de toutes les connoissances humaines. Elles sont comme un torrent que l'on peut couvrir à sa source avec la main, & qui se grossit insensiblement par le

concours d'autres fleuves. J'en vais citer quelques exemples.

Il y a des Sauvages américains qui ne ſavent abattre les arbres qu'avec le ſecours du feu. Ils les brûlent inſenſiblement avec de petits tiſons qu'on renouvelle à fur & meſure qu'ils ſont conſumés. Quelle idée auroit d'eux un Bucheron de notre pays ! D'autres coupent un arbre par le pied, pour en avoir le fruit.

L'hiſtoire de l'écriture & de la médecine nous rendra la choſe encore plus claire.

Avant l'invention de l'écriture, on tranſmettoit par des chanſons à la poſtérité les événemens remarquables : on connoît cette

coutume chez plus de vingt peuples. Les perés les expliquoient à leurs enfans, & ceux-ci les apprenoient par cœur. On élevoit dans les lieux, où il s'étoit passé quelque fait mémorable, des monceaux de bois ou de pierres, des autels & des colomnes, & ce qui y avoit donné occasion passoit à la postérité par tradition. Des cordes auxquelles ils faisoient de certains nœuds, ou des grains de porcelaine enfilés dans des rubans, étoient les Annales des Américains. On remarquoit la même chose chez les Chinois avant Fo-Hi. Le premier essai de l'écriture aura probablement consisté dans la représentation des

objets corporels. Pour donner à connoître qu'un Homme en avoit tué un autre, on repréſentoit une figure d'Homme étendue ſur la terre, & devant lui un autre Homme, le poignard à la main. Il en étoit de même dans le Mexique, chez les Grecs & chez les Egyptiens. Dans la ſuite on ſe ſervit des traits les plus conſidérables des objets. Par exemple, pour ſignifier du feu, on deſſinoit de la fumée qui s'élevoit en l'air. On alla plus loin, quand on apprit à rendre les paſſions. Quelques nations ingénieuſes trouverent, pour peindre leurs penſées, l'art des hyéroglyphes, dans lequel une ſeule figure avoit

beaucoup de ſignifications différentes. Par exemple, une échelle d'aſſaut annonçoit un ſiege ; deux mains, dont l'une tenoit un bouclier & l'autre un arc, ſignifioient un combat. Enſuite on perfectionna cet art par l'invention de certaines figures, dont la propriété étoit d'exprimer les faits & non les choſes, & qui n'avoient de ſignification qu'autant qu'on les combinoit enſemble. Qu'on voie dans le traité de M. Goguet *ſur l'origine des loix, des arts & des ſciences*, premiere partie, combien il a fallu de tems & d'eſſais, pour que les hommes en ſoient venus au point où peut être maintenant un enfant de huit ans.

Qu'on juge combien les Californiens excellent dans la connoiſſance de la Médecine. Lorſque parmi eux un homme eſt dangereuſement malade, ils pouſſent un cri effroyable, puis le frappent à coups redoublés, & ſouvent ſi fort qu'il expire. Cependant ils ſe flattent d'épouvanter la mort & par-là de la forcer à lâcher priſe. S'ils voient que ce ſoit ſans ſuccès, ils prennent le malade à la gorge, s'imaginant encore en arracher auſſi la mort de force. Chez d'autres peuples quelques ſimples compoſoient toute la pharmacie, & la connoiſſance de leurs effets formoit toute la Médecine. Inſenſi-

blement l'expérience a donné lieu à de plus grandes découvertes. Parmi certains peuples on exposoit les malades sur les chemins publics afin que chacun fût en état de leur donner des conseils. Les passans étoient obligés de s'informer de la maladie. Après la découverte de l'écriture, il y avoit dans les temples un registre qui contenoit les remèdes de chaque maladie, & qui servoit d'instruction publique. Ce fut la comparaison de ce qu'il contenoit & la lecture qui formerent les Médecins. On peut aisément juger combien ils devoient être habiles. De nos jours, un charlatan ou une vieille femme feroient sans doute des

cures plus heureuſes avec leurs prétendus remèdes. La pierre dont Phidias fit une ſtatue magnifique étoit d'abord brute & groſſiere : tels furent dans l'origine les arts & les ſciences.

De l'origine des Arts & des occaſions qui ont donné lieu à leur découverte.

IL ſeroit en partie trop difficile, en partie trop long de s'arrêter ſur tout ce que les Hommes non policés ont peu-à-peu imaginé & trouvé. Quant à moi, je penſe que ceux qui dans l'origine n'avoient pas l'uſage du feu peuvent l'avoir appris par l'éclair, par des volcans

volcans, par le frottement de matieres ignées, ou qu'il a été apporté du Ciel par quelque Prométhée. Ils auront trouvé les métaux par quelque événement pareil. Un Ingénieux Tubal-caïn aura inventé l'art de les travailler. En général, il faut remarquer que, comme on doit au ciel les premiers principes de la géométrie, nous sommes auſſi redevables de la plupart des autres Arts aux beſoins de la vie humaine, ou à quelque heureuſe circonſtance. J'en vais rapporter quelques cauſes principales.



Quelques causes & occasions principales.

CHEZ un peuple qui habite dans les bois, ou qui vit de bêtes fauves & de poissons, quelque événement imprévu, ou une trop grande population, peut aisément rendre les moyens de subsistance insuffisans ; alors il se trouvera obligé de changer souvent de demeure, & d'errer çà & là comme font les Arabes, les Tartares & autres : il lui faudra chercher de nouvelles terres, de même que ces essaims des peuples du Nord & de presque tous ceux

de l'antiquité. Enfin il ſera forcé d'inventer de nouveaux moyens de ſe procurer la nourriture ; c'eſt-là, ſans doute, ce qui aura donné naiſſance à l'agriculture & aux autres Arts qui en dépendent, tels que le Commerce. Plutarque remarque dans ſa vie de Caurille, que les Gaulois & les Celtes, après avoir goûté du vin d'Italie, paſſerent les Alpes ſous la conduite d'un mécontent nommé Arron, & s'emparerent des pays qui étoient auparavant habités par des Toſcans. Un Gouverneur Romain irrité ſe ſervit auſſi de cet appât pour attirer une nation barbare dans le territoire de Rome. De combien d'Arts

& de commodités de pareils évé-nemens n'ont ils pas été la cauſe ?

De l'Agriculture.

L'AGRICULTURE abandonnée de nos jours à la partie du peuple la plus mépriſée eſt la mere de la plupart des Arts. On peut regarder le premier pas qu'un peuple y a fait comme ſon premier pas dans la vie policée. Pour s'en convaincre, il ſuffit de conſidérer quelles en ont été les ſuites. La multitude de peines & de travaux qu'exige l'agriculture a du néceſſairement obliger les Hommes à chercher, dans leur induſtrie,

les moyens d'en alléger le poids ; & c'eſt-là ce qui a naturellement conduit à la découverte des Arts. On inventa d'abord les inſtrumens du labourage ; peu-à-peu on les perfectionna. Le lien indiſſoluble entre l'agriculture & les arts jeta les premiers fondemens du commerce. Dans la ſuite il fallut partager les terres, en donner à chacun une portion, ſoit en conſéquence de quelque convention ou autrement : enfin il fallut veiller à la deffenſe de ce que l'on poſſédoit & de ce qu'on avoit cultivé. C'eſt par-là que s'eſt introduit ce droit de propriété dont les ſuites s'étendent à l'infini. Les limites des terres donnerent lieu

au droit civil. Comme l'agriculture veut la présence assidue du cultivateur, les Hommes ou plutôt les familles se sont rassemblées & se sont bâti des demeures solides. L'habitude de vivre ensemble les a policés. Telle est l'origine des villages, des villes, des royaumes. On doit attribuer à l'agriculture la différence qui se trouve entre les habitans du Pérou & ceux du Mexique, & leurs voisins qui, errant dans les bois, vivent de leur chasse. C'est encore une des principales causes pour lesquelles on voit dans l'Orient des empires si anciennement établis. (1) Au reste, si jamais

(1) Goguet. Premiere partie, pag. 31.

des mortels pouvoient mériter l'Apothéose, personne n'en seroit certainement plus digne qu'Osiris chez les Egyptiens, Yao chez les Chinois, Manco-Capac chez les Péruviens, & Cérès chez les Grecs.

Du Commerce.

LA premiere place, après l'agriculture, appartient au commerce. Il a du sa naissance chez les Phéniciens, ces Hollandois de l'antiquité, à la stérilité de la terre; mais chez d'autres nations ç'a été à l'inégalité & à l'insuffisance des productions de leurs pays. Il étoit d'abord peu considérable; il con-

ſiſtoit ſeulement dans l'échange du ſuperflu contre le néceſſaire. On ne connoiſſoit alors ni les Compagnies, ni les aſſociations de commerce, ni les banqueroutes; mais il s'étendit en raiſon des produits & des beſoins réels ou imaginaires. En général, on doit chercher ſa ſource dans la néceſſité, ſon augmentation dans les commodités qu'il procure, & ſa perfection dans le ſuperflu. Les changemens que le commerce opere chez un peuple tombent évidemment ſous les yeux. Il rend communs dans tous les pays les ouvrages, les ſciences, les arts, les biens; & chez un peuple policé il influera beaucoup ſur les

mœurs de ceux qui ne le ſont pas. Ce fut de cette maniere que les anciens Allemands qui habitoient près du territoire de Rome adopterent en peu de tems les arts & ſes mœurs des Romains. C'eſt ainſi que ſe ſont changées les mœurs des Américains qui ont eu avec nous des liaiſons de commerce, & de là vient que, ni les cruautés des Eſpagnols, ni l'avidité des Hollandois, ni les artifices & la jalouſie des nations européennes n'ont pu leur inſpirer contre eux une haine irréconciliable.



De la Guerre.

POURROIT-ON croire que la guerre, qui eſt en ſoi le fléau des peuples, puiſſe avoir eu des effets utiles ? Il eſt pourtant vrai que des meurtriers couronnés, des conquérans, quelque funeſtes que leur épée & leur ambition aient toujours été à l'humanité, ont fait l'avantage de quelques peuples. Alexandre cherchoit à réunir, par un commerce réciproque, tous les peuples qu'il avoit vaincus. C'eſt dans cette vue qu'il bâtit Alexandrie. Il ordonna aux Icthyophages de ne plus donner la préférence excluſive au poiſſon pour leur nourriture.

Par-là il vouloit les rendre dépendans des autres nations. Séſoſtris & lui mettoient l'agriculture en vigueur chez les peuples. D'autres conquérans ont cherché à les rendre plus riches & plus utiles à eux-mêmes. En général, comme les guerres & les conquêtes mêlent les nations entre elles, il en réſulte le même mêlange dans les mœurs. Les Chinois ont. été vaincus par les Tartares, mais ceux-ci ont été policés par les Chinois. La guerre peut encore avoir eu une autre eſpèce d'utilité. Dans la crainte d'être ſurpris par des ennemis, les Hommes ſe ſont raſſemblés, pour être plus en état de ſe déf-

fendre par la réunion de leurs forces. Ils ont choisi une demeure commune, & l'ont fortifiée le plus qu'ils ont pu ; c'est ce qui a pu leur faire imaginer & introduire chez eux l'architecture & l'art des fortifications qui, peu-à-peu, se feront perfectionnés ; & c'est ce qu'ont produit réellement en Allemagne la loi du plus fort, ce fléau de l'Europe, & la crainte des invasions des Barbares.



De quelques autres cauſes, & principalement de quelques événemens accidentels.

IL y a outre cela beaucoup d'autres cauſes & d'occaſions qui ont donné lieu à l'établiſſement des Arts chez les différens peuples. Souvent ç'a pu être l'ouvrage d'un ſeul homme ; Cécrops & Théſée dans l'antiquité, & de nos jours Pierre I. en ſont une preuve. Avec quelle promptitude ce dernier n'a-t-il pas introduit les arts & les ſciences parmi ſes ſujets ſauvages & barbares, & ne leur a-t-il pas fait quitter leurs longues robbes, leur barbe, &

leurs préjugés ? Quelquefois il ne faut qu'un événement heureux pour donner l'idée de tel ou tel art. Un chien qui se teignit la gueule en mordant un coquillage sur le bord de la mer donna lieu à la découverte de la pourpre. C'est à un besoin de pierres que nous sommes redevables de la découverte du verre qui nous est aujourd'hui si utile. Des Matelots, abordant sur quelque plage, & n'y trouvant point de pierres pour servir de soutien à leurs marmittes, y suppléerent par des amas de cendre durcie, qui, bientôt échauffée par le feu, & se mêlant avec du sable, produisit une matiere transparente telle que le verre. Il

en a été ainſi de beaucoup d'autres Arts. Mais on doit regarder comme bien plus heureux, pour un peuple ignorant, les événemens par lesquels il s'eſt introduit chez eux, non-ſeulement un art, mais pluſieurs à la fois. Par exemple, les arts étoient inconnus en Sibérie ; un événement funeſte pour les Suédois les y a portés. Lorſque Charles XII. fut battu par les Ruſſes à Pultawa, plus de dix mille ſoldats furent faits priſonniers ſur les bords du Boriſthène. Le Czar ordonna de conduire ces malheureux en Sibérie. A leur arrivée on n'y connoiſſoit preſque pas le pain ; mais les Suédois, voyant qu'ils ne pouvoient trou-

ver d'adouciſſement à leurs malheurs que dans leur induſtrie, s'appliquerent aux arts dont ils avoient quelque teinture. Les ſoldats remplirent la Sibérie de boulangers, de tailleurs, de cordonniers, de Tiſſerands, de menuiſiers, de maçons & d'orfévres. les Officiers étoient peintres, architectes, maîtres de langue. On en voyoit qui, réduits à de ſimples métiers, en faiſoient l'apprentiſſage ſous leurs ſoldats. Les uns enſeignoient les mathématiques, les autres la muſique & la danſe; & en peu de tems la Sibérie changea tellement de face, que les Ruſſes y envoyoient leurs enfans, pour être inſtruits dans cette excellente école.

De l'origine des ſciences.

APRÈS la découverte des arts vint celle des ſciences. Les premieres que l'on trouva furent ſans doute celles qui étoient les plus utiles, relativement à l'état où ſe trouvoit le genre humain. De ce nombre furent infailliblement l'arithmétique, la géométrie, l'aſtronomie. Leur antiquité remonte extrêmement haut. Certainement les ſavans de ces tems n'étoient ni des Newtons, ni des Keſtners. L'aſtronomie étoit la ſcience des bergers & des chaſſeurs ; & le premier ſyſtême d'arithmétique aura conſiſté dans

les dix doigts. Il y a en Amérique des peuples qui, pour exprimer quelque quantité confidérable, ne favent faire autre chofe, fuivant le rapport de M. de la Condamine, que de compter avec leurs cheveux ou avec des grains de fable. Telle fut la foible origine des fciences, qui devoient néanmoins avoir peu-à-peu une grande influence fur l'efprit & le cœur des hommes.



De la faculté de perfectionner son état, considérée comme une des raisons principales de la découverte des arts & des sciences.

Nous avons vu jusqu'ici que quelques circonstances & certains événemens ont eu beaucoup de part à la découverte des arts. La principale cause en est dans le cœur de l'Homme & dans la faculté de perfectionner son état. A quoi lui serviroit un heureux hasard, s'il n'avoit pas cette propriété ? Il trouveroit aussi peu la pourpre que le chien qui a donné lieu à sa découverte. La raison doit, de son côté, venir au se-

cours du hasard & en tirera vantage. Le manque de nourriture, & d'autres circonstances pareilles, sont proprement les seules causes qui ont porté l'Homme à s'aider lui-même de telle ou telle maniere, & qui lui ont donné occasion de penser à tourner à son profit telle ou telle chose; mais la principale cause est sa raison avec le secours de laquelle il peut considérer les rapports des différens objets avec son état, & juger s'ils peuvent lui être utiles ou non.



De l'influence de ce principe ſur l'eſprit & ſur le cœur de l'homme.

IL eſt inconteſtable que l'eſprit de l'Homme ſe développe d'autant plus qu'il embraſſe plus d'objets & qu'il connoît plus d'arts & de ſciences. Après que les Hommes furent ſortis de leur ancienne ignorance, en partie par des événemens, & ſur-tout par la faculté de ſe perfectionner, il ſe fit dans leur état une révolution remarquable. Ils ſe procurerent plus de moyens de ſubſiſtance, ils rendirent leurs demeures plus commodes, ils ſe firent des habits en plus grand nombre,

& moins grossiers, &c; & comme l'un étoit plus habile que l'autre, l'ancienne égalité cessa. La différence qui dut se trouver alors entre les Hommes, relativement à leur maniere de vivre, & à leurs biens, frappe tous les lecteurs. Le plus habile s'acquit une plus grande considération, & les autres commencerent à en dépendre. On reconnut alors ce que c'étoient que richesses & pauvreté, & quels étoient leurs effets. On vit une plus grande différence dans les caracteres, dans les inclinations & dans les trempes d'esprit; en un mot on vit plus de perfections, plus de vertus & plus de vices.

De la néceſſité des Loix & de la Juſtice.

TANT que les Hommes eurent un genre de vie ſimple & uniforme, tant que rien n'aiguillonna leurs deſirs, tant que leur eſprit ne vit entre eux tous qu'une entiere égalité; des coutumes & des conventions tacites, jointes aux ſentimens innés de droiture & de juſtice, furent les ſeules regles de leurs actions; mais, après qu'ils eurent éprouvé les changemens dont nous avons parlé plus haut, ils durent s'appercevoir clairement que ces regles n'étoient plus ſuffiſantes.

L'inégalité des caracteres, quelques circonstances étrangeres, exigerent qu'ils y suppléassent en établissant des loix positives. Ils renoncerent donc, d'une maniere formelle, ou plutôt insensiblement & de fait, à l'ancienne égalité ; ils déférerent à ceux qui s'étoient acquis le plus de confiance par leur sagesse, leurs richesses & leurs bienfaits, le droit d'exercer la justice, une grande considération, & des marques d'honneur plus distinguées qu'aux autres.



De

De l'état primitif des Loix.

Nous sommes maintenant parvenus au point important où les Hommes furent forcés de se lier par les chaînes de la justice & des loix. La sureté des possessions & l'obligation où sont tous les membres d'une société de contribuer au bien commun, auront été sans doute le premier but des loix & des Législateurs. Mais, comme la nature humaine, quand elle commence une fois à se développer, a besoin de différentes sortes de freins & de loix, & que chaque peuple en particulier a, dans le moral & dans le physique, des

caracteres qui lui ſont propres ; il n'eſt pas poſſible de déterminer ſûrement quelles ont été les premieres loix. Le climat, la qualité du ſol, la population, la maniere de vivre, la religion, les mœurs & coutumes des habitans, l'état des peuples voiſins, &c, endurent être la baſe. Cependant le Code n'étoit pas conſidérable, mais il s'accrut bientôt avec les beſoins de l'humanité, les crimes & la diverſité des mœurs.

De l'utilité des Légiſlateurs.

LES peuples qui ont eu pour Légiſlateur un citoyen éclairé & un grand Génie, ont été plus heureux que s'ils avoient conquis le Royaume le plus floriſſant ſous les drapeaux d'un héros. Les loix & le gouvernement politique de Pierre-le-Grand furent plus utiles aux Ruſſes que ſon épée à Pultawa. On peut s'en convaincre, en mettant en oppoſition les peuples qui ne ſont devenus ſages qu'à force de revers, de révolutions tragiques. Combien les combats ſinguliers, les épreuves du fer rouge, du feu, de l'eau n'ont-

ils pas été de tems à faire en Europe ce qu'auroient du faire Justinien, Bartole, &c ! Que de troubles, de révolutions, de désordres n'a-t on pas vus jusqu'à ce qu'on ait eu enfin un Numa, un Solon, un Licurgue !

Du changement dans les Loix.

LES loix ont du naturellement éprouver des changemens suivant qu'il en survenoit dans les mœurs & dans la situation d'un peuple. De-là cette multitude de loix qui ont donné lieu à bien des troubles. L'histoire des Grecs & des Romains en fournit une infinité de preuves.

Quelques Légiſlateurs voulurent, à la vérité, rendre leurs loix perpétuelles. Zaleucus, le Légiſlateur des Locriens, ordonna, ſuivant le témoignage de Polybe & de Démoſthènes, que le Citoyen qui voudroit donner une nouvelle loi, ou en abolir une, ſe préſenteroit au Conſeil la corde au col & que, ſi l'on acceptoit ſa propoſition, il pourroit s'en aller abſous, mais que ſi on la rejettoit, il ſeroit étranglé ſur la place. Cette juſte ſévérité fit que, pendant l'eſpace de deux cents ans, il n'y eut qu'une ſeule loi propoſée & acceptée.

C'eſt auſſi ce qu'eut en vue Lycurgue, cet Homme célèbre

de l'antiquité. Il se proposa de rendre les Spartiates braves & capables de résister tant à leurs ennemis, qu'à la mollesse & à la volupté, & de les accoutumer à une vie dure, dont il leur fit une loi. Pour s'assurer qu'ils n'y contreviendroient jamais, il leur fit jurer de ne point sortir de leur Pays, si non en cas de guerre, & il leur défendit tout ce qu'il croyoit contraire à ce serment, en quoi que ce pût être. Une pareille entreprise, sur-tout chez un peuple qui n'est point encore parvenu à un certain âge ni à une certaine maturité, est, selon moi, aussi nuisible que le peuvent être des innovations fréquentes.

& inconſidérées. En effet, il n'y a que la Providence divine qui puiſſe faire des loix perpétuelles & convenables à toutes les ſituations de la vie humaine. Dans ce bas univers tout eſt ſujet au changement, & tous les peuples doivent parcourir un certain cercle de révolutions. Les mœurs & la maniere d'enviſager les objets ne ſont pas moins ſujettes à varier que la ſituation des peuples. Qu'il eſt fol & déraiſonnable de vouloir contraindre la nature humaine & pénétrer trop loin dans l'avenir ! Que diroit-on ſi Hugues-Capet avoit voulu donner des loix à Louis XIV ? D'ailleurs les loix primitives d'un peuple

ſont ſi peu ſenſées, que dans un tems poſtérieur elles ne ſont qu'un objet de dériſion. Par exemple, les Celtibériens avoient autrefois, ſuivant le témoignage de Strabon, une loi en vertu de laquelle perſonne ne pouvoit avoir un ventre plus gros que la meſure d'une certaine ceinture. Que feroit-ce, ſi de nos jours le Conſeil d'Eſpagne donnoit de pareils réglemens? Les loix Romaines conviennent-elles mieux aux Allemands? Les Rois de Pruſſe & de Dannemarc en doutent.

Il n'y a aucun réglement ni aucune loi générale & politique qui convienne pour tous les tems, à tous les peuples, ou à chacun en particulier.

Lycurgue a beau vouloir tenir toujours dans les chaînes la nature humaine, il a beau opposer à la molesse & à la volupté sa sauce noire, il le peut pour un tems, mais non pas pour toujours. Quand un torrent, après avoir été long-tems retenu, rompt enfin sa digue, son débordement en est d'autant plus terrible & dangereux.

L'histoire de Sparte en fait foi. Les loix d'un Etat doivent donc toujours être relatives & conformes à la situation extérieure d'un peuple. L'enfant est-il devenu grand, on doit lui ôter les habits d'enfant, & lui donner ceux de son âge; & si ceux-ci ne lui vont

point encore, il faut lui en donner d'autres. A la place d'un Dracon il doit s'élever un Solon.

De la justice & du gouvernement.

APRÈS que les Mèdes eurent secoué le joug des Scythes, ils demeurerent épars dans les villages & dans la campagne, sans avoir un tribunal de justice; mais bientôt survinrent entre eux les disputes, les vols, une maniere de vivre dissolue & cruelle; ce qui les força à se choisir un juge. Dejocès fut revêtu de cette dignité. C'étoit un Homme de bonnes mœurs, ou qui savoit bien dissimuler.

En peu de tems, on vit beaucoup de perſonnes venir des pays éloignés le prier de juger leurs conteſtations ; mais tout à coup il ſe démit de ſon emploi, & l'ancien déſordre recommença. La nation fut forcée par-là de s'aſſembler, & renonçant à ſon ancienne liberté, choiſit un Conſeil & élut Roi Dejocès. Telle eſt l'hiſtoire de tous les Gouvernemens & de toutes les loix. On ne trouve pas toujours à la vérité des preuves de ſemblables révolutions chez tous les peuples, pas même chez ces nations du Nord qui prétendent avoir conſervé dans leurs chroniques les portraits de leurs Rois depuis le déluge, gravés ſur du cuivre.

L'origine des Gouvernemens est plus ancienne que l'art de transmettre à la postérité, les événemens mémorables en les imprimant sur de la cire, des feuilles ou des écorces d'arbre ; mais, soit que les gouvernemens n'aient point été établis du consentement unanime des nations, ou qu'on ait obmis cette auguste & importante cérémonie ; il n'en est pas moins vrai que leur origine & leur légitimité ont leur source dans la nature même. Qu'on lise à ce sujet les *œuvres mêlées de M. Hume*, 4 *part.*



Du gouvernement Monarchique.

LA ſimplicité du gouvernement Monarchique fait préſumer qu'il doit être le plus ancien. Les autres ſont trop compliqués pour qu'on les ait établis dans les tems où l'eſprit & les connoiſſances humaines étoient renfermés dans des bornes ſi étroites. L'hiſtoire de Rome & de la Grèce le conſtatent.

Un mérite qui frappoit les yeux de tout le monde, des ſervices rendus à la nation, la ſageſſe, la valeur, la force & d'autres avantages du corps & de l'eſprit furent d'abord les qualités

requiſes pour celui qui aſpiroit au trône. Rien n'eſt ſi certain, quelqu'incroyable que cela puiſſe paroître de nos jours. Les Rois étoient juges, Pontifes & Généraux d'armée. Ils étoient moins pour donner des ordres, que des exemples, tant de vertu que de bravoure, à la tête des armées. (1) On dit auſſi de Lec I, qu'il fut élevé ſur le trône par ſes ſujets, parce qu'au lieu de leurs charriots couverts qui faiſoient auparavant leurs habitations, il leur avoit appris à ſe conſtruire des cabanes avec des branches d'arbre. Les Muſtapha & les Ibrahim tant de l'Europe que de la Turquie

(1) Tacite. Mœurs des Germ. L. 3.

croiroient ils que c'est là la source de leur pouvoir ? Comme les royaumes dans leur origine étoient extrêmement bornés, & ne consistoient (1) que dans une seule ville, l'autorité & la puissance des Princes étoient aussi fort limitées. Les Hommes n'étant point encore alors éloignés de l'égalité naturelle, ni affoiblis par la molesse, ni enchaînés par le plaisir & l'excès de besoins ; ce n'est pas dans ces tems reculés qu'il faut chercher l'époque du Despotisme. Les Princes employoient moins leur autorité qu'ils ne donnoient des conseils ; & la décision des affaires

(1) Justin, au commenecment de son livre.

ne dépendoit pas d'eux ſeuls. Il y avoit peu de pompe & d'éclat extérieur. Croiroit-on que la longue chevelure des Rois Bourguignons & d'autres, laquelle faiſoit leur plus bel ornement, a eu d'auſſi puiſſans effets que la plus brillante couronne ? Chez les Germains les grands étoient écoutés avec les égards que méritoient leur âge, leur nobleſſe, leurs exploits, leur éloquence ; & cela, parce qu'ils donnoient plutôt des conſeils que des ordres. Si l'avis déplaiſoit à la multitude, il en étoit rejetté par un murmure, (*fremitu aſpernabantur*). Lorſqu'il étoit goûté, chacun frappoit ſon bouclier de ſa lance. Les domai-

nes des Rois n'étoient pas alors plus considérables qu'une métairie de nos jours. Les Castillans disoient autrefois, à l'inauguration de leurs Rois : *nos que valémos tanto como vos, vos hazémos nuestro Rey y Señor, con tal que guardéis nuestros fueros, se no, no.* « Nous, qui valons autant » que vous, nous vous faisons notre Roi & Seigneur, à condition » que vous maintiendrez nos » droits ; sinon, non. » Peu à peu la Monarchie commença à acquérir plus de force & d'autorité. Athéas, Roi de Macédoine, pansoit son cheval en présence d'un Ambassadeur ; quel contraste avec le pere d'Alexandre ! Les Royau-

mes s'étant peu à-peu réunis par les guerres & par les conquêtes, la puiſſance des Princes qui les poſſédoient s'eſt accrue en même tems. Une expérience conſtante nous apprend que l'ambition humaine ne ſe repoſe jamais, quand elle voit quelque choſe au-deſſus d'elle. Les Princes commencerent peu-à peu & de toute maniere à travailler à leur grandeur, à penſer à leur intérêt, & à ſe procurer inſenſiblement une plus grande autorité ; mais le pas le plus important fut de rendre la royauté héréditaire, d'élective qu'elle étoit : cela ſe fit en partie par adreſſe, & en partie à cauſe des inconvéniens qui accompa-

gnoient inséparablement les élections ; &, de cette maniere, ce que le pere commençoit, pouvoit être achevé & perfectionné par le fils ou le petit-fils. Alors, quand un ordre déplaisoit, on n'entendoit plus de murmure, (*aspernationem cum fremitu*). On étoit accoutumé à un autre principe.

Des autres formes de gouvernement.

L'ABUS a souvent produit des choses utiles. De la tyrannie ou de l'abus du pouvoir monarchique sont dérivées les Républiques. Quand le pouvoir monarchique fut parvenu avec trop de préci-

pitation à ſon comble, quand les Rois ſe furent arrogé une autorité & un pouvoir ſans bornes, un pareil joug dut paroître inſupportable à des nations indomptables, & donner néceſſairement occaſion à quelques révolutions dans l'Etat. Comme le caractere des peuples n'étoit point encore affoibli par la moleſſe & la débauche, & qu'ils ſentoient toujours le prix de la liberté; ils ne pouvoient ſupporter qu'un Romulus & un Tarquin vouluſſent leur commander trop deſpotiquement, & ce fut pour cela qu'ils placerent le premier au ciel, & chaſſerent l'autre de leur pays. Des Hommes, tels que Brutus &

d'autres, dont le cœur ne reſpire que la liberté, penſent toujours comme les Caſtillans (*nos que valémos tanto como vos*, &c.) C'eſt ce qui a réellement donné naiſſance à la République de Rome. Et ſi nous voulons chercher celle de la République d'Athènes, nous trouverons qu'elle vient d'un même penchant pour la liberté; car la fable ou l'hiſtoire de leur Codrus n'étoit qu'un vain prétexte. Cependant les Républiques furent d'abord très-imparfaites, & elles ſont demeurées telles, tant qu'elles ſe ſont maintenues dans leur état primitif. A Rome, conſidérée comme une République mixte, tantôt le parti des

Patriciens, tantôt celui des Plébéïens avoit l'avantage ; & les diſputes de ces deux factions continuerent ſans ceſſe. Athenes étoit une République tumultueuſe, comme le ſont toutes les Républiques Démocratiques, où le peuple gouverne immédiatement, & non par des Réprésentans. Veniſe, &, en quelque ſorte, l'Angleterre, l'emportent infiniment ſur les anciennes Républiques.



De la Religion.

LA Religion eſt bien moins ſujette à éprouver des changemens que la Morale & la Politique. Les Prêtres, à la vérité, s'accréditerent inſenſiblement de plus en plus & augmenterent leurs richeſſes. On les regardoit comme des perſonnes ſacrées, & on croyoit qu'ils étoient honorés d'une confiance particuliere des Dieux. Ils étoient en poſſeſſion des oracles, & ſavoient en tirer grand parti. Ce furent ceux qui travaillerent les premiers à ſortir de la barbarie & de l'ignorance

grossiere, afin de se servir avec avantage de la supériorité de leurs lumieres sur celles des autres Hommes. Cette raison & beaucoup d'autres font que dans toutes les religions nous voyons que les Prêtres ont été les premiers savans, mais qu'ils ont aussi été les premiers trompeurs, tyrans, ou meurtriers. La religion cependant n'éprouvoit aucuns changemens, il ne s'en faisoit que dans des points peu essentiels: & tandis qu'il en survenoit dans l'Etat civil, & que tout se poliçoit; la superstition à laquelle on n'osoit toucher conservoit son empire. On peut en alléguer plusieurs causes, indépendamment de

de ce que la Religion & la connoiſſance de Dieu, ſont une choſe trop difficile & trop impénétrable pour la raiſon. Ce que dit M. de Fontenelle, à l'égard du Paganiſme, eſt très-remarquable. (1)

« La religion payenne, dit-» il, ne demandoit que des cé-» rémonies, & nuls ſentimens » du cœur: à quoi l'on peut ajou-» ter que la célébration de ces » cérémonies en impoſoit à l'eſ-» prit humain. Les Dieux ſont-ils » irrités, continue Fontenel-» le, tous leurs foudres ſont » prêts à tomber; comment les » appaiſera-t-on? Faut-il ſe ré-

(1) Hiſt. des Or. Diſſert. I. Ch. VII.

» pentir des crimes que l'on a
» commis ? Faut-il rentrer dans
» les voies de la justice naturelle,
» qui devroit régner entre tous
» les hommes ? Point du tout. Il
» faut seulement prendre un veau
» de telle couleur, né en tel
» tems, l'égorger avec un tel
» couteau, & cela désarmera
» tous les Dieux ». On découvre encore d'autres causes plus générales. Par exemple, la crainte d'être impie, ou de le paroître, la puissance, l'autorité & l'intérêt des prêtres; l'éducation, la coutume, le danger de la vie qui y est communément attaché; la coupe empoisonnée, la folie & la fu-

reur du peuple, quand il eſt excité par les prêtres ; la politique, &c. Ce ſont de ſemblables raiſons qui ont fait que Caton a rempli les fonctions d'Augur, quoiqu'il s'étonnât qu'un Augur pût en rencontrer un autre ſans rire.

Concluſion & raiſon pour leſquelles les changemens dont j'ai parlé, ſont arrivés plutôt chez certains peuples, que chez d'autres.

D'APRÈS ce qu'on a expoſé, on voit que les arts, les ſciences, les gouvernemens germent en quelque ſorte, s'il eſt permis de

s'exprimer ainſi, chez tous les peuples. Cependant, ils s'y développent dans des degrés différens. Quelques-uns ont fait beaucoup de chemin en peu de tems, & ſe ſont fort approchés de la vie policée. D'autres ont été moins loin, & chez pluſieurs on remarque une eſpece d'interruption dans leurs révolutions. Ils ont été, durant pluſieurs ſiecles, à peu près les mêmes, & ils n'ont preſque pas fait un pas. D'autres ſe ſont éloignés, en certains points, de l'état des hommes non policés, & ont conſervé dans tout le reſte, leur état primitif. Le tableau de ces peuples eſt un contraſte ſurprenant,

Le climat, la nourriture, & la ſituation du Pays, peuvent ſouvent y contribuer beaucoup. Les peuples des Pays plats ſe policent communément davantage que ceux qui habitent les montagnes; la cauſe en eſt facile à voir. Des peuples qui vivent de l'agriculture, ont plus beſoin de loix que ceux qui vivent de bétail, & ceux-ci, plus que ceux qui vivent de leur chaſſe (1). La fertilité du ſol, & la température de l'air peuvent, chez beaucoup de peuples, rendre inutiles bien des arts dont on a beſoin dans des Pays plus froids & plus ſtériles.

(1) Monteſquieu.

Cependant, il eſt inconteſtable que les mœurs & l'eſprit de tous ces peuples, annoncent encore de la rudeſſe, de la groſſiereté, & de l'ignorance, & que les meilleurs y ſont, comme le Roi de Pruſſe nous peint Pierre I. En général, le paſſage de la vie non policée à la vie policée, eſt (qu'on me permette cette expreſſion) le creuſet où les nations s'épurent.



TROISIEME PARTIE.

DE LA VIE POLICÉE.

LA vie policée peut avoir bien des degrés différens, ſuivant que la nourriture, les habitations, les arts & les ſciences, les loix & les gouvernemens, ont eux-mêmes, chez un peuple, plus ou moins de perfection. Paris & Pétersbourg, Berlin & Lucerne, Londres & Lisbone, ſont toutes villes policées, mais dans un degré différent.

Pour mieux montrer la différence entre la vie policée & celle

qui ne l'eſt pas, nous ſuivrons le même ordre que dans la premiere partie.

---

§ I.

DU PHISIQUE DES PEUPLES POLICÉS

De leur nourriture.

NOS ancêtres qui vivoient du tems de Céſar, verroient ſans doute avec bien de l'étonnement, la ſomptuoſité de nos tables, eux qui ſe nourriſſoient du fruit des arbres, de lait, de beurre, & de leur chaſſe. Combien le vainqueur de Varus ne ſeroit-il pas ſurpris, s'il aſſiſtoit au repas d'un

Prince Allemand de nos jours ? Le Hottentot tue ses brebis pour se couvrir de leurs peaux, en manger la chair, & mettre leurs boyaux, comme une parure, autour de ses jambes. C'est le seul avantage qu'il en sache tirer, & à quoi se borne toute son industrie. Au contraire, chez les Européens, & d'autres peuples policés, les brebis nourrissent & occupent non-seulement le maître à qui elles appartiennent ; mais le berger, le marchand, le boucher, le tanneur, le corroyeur, le teinturier, la filandiere, le tisserand, le fabriquant de drap, & une infinité d'autres. Les bois, les marais,

& le genre de vie ſauvage, font que dans bien des contrées de l'Amérique, on rencontre à peine quelques milliers d'hommes dans pluſieurs centaines de lieues. L'Europe, & les Pays policés, ſont au-contraire remplis partout de villes & de villages; & les hommes y forcent la terre, par toutes ſortes de moyens, à ſatisfaire leurs beſoins & leurs deſirs. Depuis long-tems les peuples Européens ont exécuté en grand, ce que les Suédois inſtruits cherchent à faire en Laponie & dans les autres Provinces glacées de leur Royaume. Ils ont tranſplanté les fruits des Pays chauds dans les Pays froids, &

ont, si l'on peut s'exprimer ainsi, transporté l'Asie au milieu de l'Europe. La vigne & beaucoup d'autres fruits, se sont naturalisés chez nous.

Chez les peuples qui ne sont point policés, la fleche seule est en usage, & chez les peuples policés, les armes à feu ; il faut, chez les premiers, que la fleche à la main, chacun arrache les racines de la terre ; un grand nombre des derniers n'ose plus mettre la main à la charrue. Le laboureur nourrit le savant, le Gentilhomme, l'artiste, l'ouvrier, &c. La même quantité de terreins dont chaque Iroquois a besoin pour sa subsistance, four-

nit au moins celle de cent Européens.

Dans l'état policé, l'intérêt d'un homme riche, croise celui de ceut autres ; mais si d'un côté c'est un grand nombre de ruisseaux qui aboutissent à un grand fleuve, de l'autre c'est un grand fleuve qui se divise en mille canaux. Si des milliers d'hommes travaillent pour faire vivre un homme riche, celui-ci fait vivre aussi des milliers d'hommes.

En général, les besoins multipliés lient les membres de la société entr'eux. Chez les nations non policées, le commerce ne consiste que dans l'échange du superflu. Un homme a-t-il amas-

ſé plus de miel qu'il ne lui en faut, il troque ce qu'il en a de trop, avec celui qui a été heureux à la chaſſe. Le commerce eſt donc ſimplement borné aux beſoins de premiere néceſſité, & renſermé dans les limites d'un ſeul Pays, ou tout au plus de deux peuples. Chez les nations policées, il étend ſes branches à l'infini. C'eſt lui qui a réuni les parties du monde ſéparées par la nature. Il a lié enſemble les peuples qui auparavant étoient à l'extérieur ſi différens par l'idiome, le goût, la religion & les mœurs. Il nous apporte toutes ſortes de marchandiſes, & les productions des Pays les plus

éloignés. Il entretient directement ou indirectement, des relations entres tous les hommes. D'après ce tableau du commerce dans l'état policé, il eſt facile d'imaginer combien d'hommes peuvent ſe procurer, par ſon moyen, leur ſubſiſtance. Dans la vie policée, la néceſſité ne contraint plus à ſe nourrir de chair humaine, ni de vieux ſouliers, ni de chevaux morts, comme les Tartares. Les moyens de vivre ſont plus nombreux, plus multipliés & plus commodes; une ſeule récolte ſuffit ſouvent pour nous nourrir pendant pluſieurs années. On ſait ſe procurer ſa ſubſiſtance de mille ma-

nieres, par cent métiers & cent professions. Même beaucoup de milliers d'hommes vivent des folies de l'imagination, des bagatelles & de la vogue de la mode (1).

Mais s'il résulte de grands avantages de ce que les moyens de vivre sont plus nombreux & plus abondans, il en provient aussi de grands maux; car notre luxe entraîne communément

---

(1) On raconte qu'a Paris, dans la fureur de l'Agiot, un bossu alloit tous les jours ruë Quincampoix, où les Actionnaires s'assembloient en grand nombre, & qu'il avoit gagné beaucoup d'argent en leur prêtant sa bosse comme un pupître, pour y signer leurs contrats.

avec lui, la dissolution & la débauche.

Mandeville, dans ses fables, appelle à la vérité dissolus & criminels, ceux qui habitent dans des cabanes, & qui font usage de viandes, d'habits & d'autre boisson que de l'eau. On devroit donc, selon lui, se nourrir, comme les porcs, de glands & de fruits sans aucune préparation, & quand on est las, se jetter nud sur la terre. Il est aussi difficile de comprendre, dans le sens de Mandeville, les mots de dissolution & de débauche, que de convenir, avec Saluste, que la passion des tableaux & l'amour du vin, sont une même chose.

Le luxe, dit M. Hume, eſt un mot à double ſens, & peut être pris en bonne ou en mauvaiſe part. En général, il ſignifie une grande aiſance, par laquelle nous ſatisfaiſons nos ſens. Chaque degré peut en être innocent ou nuiſible, ſuivant l'âge, la patrie, l'état des perſonnes. Le luxe eſt criminel, quand on en jouit aux dépens de la vertu, de la libéralité, de la bonté, &c. de même qu'il eſt inſenſé lorſqu'il nous rend pauvres ou malades. Mais ſi l'on uſe de modération, on peut boire & manger tout ce qui plaît, & faire uſage de vin de Bourgogne & de Champagne, au lieu de mauvaiſe bierre.

Sans nous arrêter plus long-tems à la double signification de ce mot, nous pouvons dire que nous entendons par luxe ou dissolution, une maniere de vivre prodigue & voluptueuse, qui est aussi préjudiciable à la vertu qu'à la santé. Donnons-en un exemple.

Le peuple Anglois étoit très-proche de sa ruine, lorsqu'il s'ennivroit d'eau-de-vie & d'autres boissons fortes. Le Parlement fut obligé, en 1736, d'en interdire entierement l'usage. Les officiers ne pouvoient contenir les soldats, ni les artisans leurs ouvriers, ni les maîtres leurs domestiques. Cependant le peuple

étoit malade de corps & d'âme, & marchoit à grands pas vers la barbarie.

Tiſſot, médecin très-bon patriote, fait des plaintes amères au ſujet des Suiſſes, quand il parle de la débauche. La maniere de vivre déſordonnée qu'elle entraîne après elle, affoiblit, dit-il, la ſanté, gâte le tempéramment, & la poſtérité doit néceſſairement s'en reſſentir. Dans les générations précédentes on voyoit ſouvent des familles qui avoient plus de vingt enfans; à préſent à peine compte-t-on autant de neveux, & à l'avenir on ne verra preſque plus de freres. Cela s'appelle porter

la chose trop loin. Cependant l'expérience journalière nous apprend qu'il y a bien peu de mariages féconds ; & combien n'avons-nous pas de preuves vivantes de la vie déréglée des peres, dans des enfans foibles & infirmes ? Delà vient, sans doute, que nous voyons dans les villes beaucoup plus de monstres & d'estropiés, que dans les campagnes ; & c'est aussi une des principales raisons pour lesquelles il meurt tant d'enfans dans la premiere année de leur vie, âge sur lequel la mort exerce le plus son empire.

La mort marche à la suite de la débauche. Les grandes villes,

où la débauche règne le plus, & qui lui doivent principalement leur éclat, ſont de véritables tombeaux des peuples. A Paris & à Londres, de 100 perſonnes il en meurt annuellement 4 ou $\frac{1}{25}$. Dans les petites villes, il en meurt depuis $\frac{1}{28}$ juſqu'à $\frac{1}{32}$. Dans les bourgs & dans les villages, où l'agriculture n'eſt pas ſi favorable à la débauche, depuis $\frac{1}{40}$ juſqu'à $\frac{1}{45}$. De 500000 perſonnes à Londres, il en meurt donc annuellement 20000; mais d'un pareil nombre, dans les villages, il n'en meurt que 12500, ſelon le témoignage de M. Hume. Cette ville a donc annuellement beſoin d'une recrue de 5000 nou-

veaux habitans, & cependant leur nombre en reçoit peu d'accroissement. Quel spectacle affligeant pour l'humanité, quand on calcule que d'un même nombre de personnes, il en meurt à Londres, dans 50 ans, 375000 de plus qu'à la campagne !

Le libertinage & la débauche diminuent la population d'un Pays par différentes causes. La charrue est privée de bien des bras, quand des milliers de personnes, de l'un & de l'autre sexe, courent des villages aux villes pour y vivre dans la mollesse, & s'engagent dans des services qui les empêchent de se marier, ou après lesquels ils ne sont plus

propres aux ouvrages de la campagne. De plus, on apprend beaucoup d'arts inutiles & frivoles, dont l'Italie nous fournit tant de modèles. Tout cela nuit à l'agriculture, renchérit les vivres, augmente trop les besoins de la vie humaine, & rend plus couteux l'entretien d'une famille. De-là vient qu'un neuvième des enfans qui naissent annuellement à Paris, doit être nourri à l'hôpital. Ces considérations font encore que l'on préfère un célibat voluptueux à un mariage plein de soucis; & l'Etat est ainsi privé de beaucoup de citoyens.

Mais pour ne point chercher

trop loin les preuves des inconvéniens de la diſſolution & de la débauche, j'en vais citer de moins éloignées, & de plus apparentes. Perſonne ne niera que les excès déſordonnés de la jeuneſſe & des gens mariés, ne ſoient toujours liés avec la débauche & la diſſolution. Mahomet Effendi, le dernier Ambaſſadeur Turc en France, dit : » Nous autres Turcs, nous ſom» mes de grands fols, quand » nous nous comparons avec » vous autres Chrétiens. Chez » nous, chacun entretient ſon » ſerrail à grand frais ; vous au» tres, vous vous en épargnez » la dépenſe & le ſoin : votre » ſerrail

» ſerrail eſt dans les maiſons de
» vos amis. Mais que penſeroit
» un Turc auſſi honnête, s'il
» voyoit, dans la ville du Vicaire
» de Jeſus-Chriſt, des lieux de
» débauche, autoriſés à Naples,
» environ dix-huit cens filles pu-
» bliques (*donne libere*), &
» d'autres villes remplies de mau-
» vais lieux ? » Cependant cela n'eſt toléré que pour mettre les honnêtes-femmes à l'abri des violences & des brutalités des débauchés, & pour empêcher de plus grands déſordres. Quelle corruption, ſi ces déſordres ne ſont que de moindres maux! Mais, tout ce que j'ai dit juſqu'ici, s'appelle communément *galanterie*.

De leur Conſtitution.

COMME les peuples policés ne ſont point élevés auſſi durement que les autres, que leur nourriture eſt plus variée & plus délicate, & que leur corps n'eſt pas auſſi endurci aux incommodités des ſaiſons; on ne voit point dans leur conſtitution ces forces corporelles, ni cette ſanté vigoureuſe qu'ont les peuples non-policés; mais ils ont trouvé différens moyens de ſuppléer à ces avantages. Au lieu de cavernes & de branches entrelaſſées, ils ont des habitations ſpacieuſes & bien ordonnées. Au lieu de ſe

couvrir de peaux de chiens marins & de brebis, ils ſçavent s'habiller d'une maniere plus diverſifiée & plus commode. S'ils n'ont pas la force naturelle & la vigueur des bras, ils ont inventé différens inſtrumens ingénieux, au moyen deſquels, quoiqu'ils ne ſoient pas capables de ſe meſurer avec les tygres & les ours, comme les peuples non-policés, ils peuvent néantmoins les enchaîner. Au lieu du ſang de cheval, ils ont trouvé des médecines plus analogues aux maladies, & ce n'eſt plus en aſſommant qu'ils cherchent à guérir.

De même que les traits du viſage des peuples policés de-

viennent beaucoup plus fins & plus agréables, de même tout leur corps devient généralement plus propre aux arts & aux métiers. Leurs ſens, tels que l'odorat & le toucher, par exemple, ſe perfectionnent, en quelque ſorte, par la multiplicité d'objets, de moyens & d'occaſions. Que l'on conſidere l'innombrable quantité de mêts qui s'offrent à leur goût, les riantes perſpectives, & les autres agrémens dont la nature embellie charme nos yeux, &c.

Mais qu'aux avantages l'on oppoſe les déſavantages. Quel triſte changement de ſcène! L'aiſance même que nous nous ſommes procurée, nous expoſe à bien

des maux. Une funeſte expérience nous apprend qu'il nous eſt ſurvenu d'autant plus d'infirmités & de maladies, que notre éducation eſt devenue plus efféminée, & que notre corps a été plus ſenſible & plus livré à la moleſſe. Un air tant ſoit peu rude, une nourriture groſſiere, le moindre échauffement, ſont capables de nous mettre ſur le grabat. Très-ſouvent nous apportons en naiſſant le germe des maladies contre leſquelles nous avons à nous précautionner pendant le court eſpace de notre vie ; & nous ſommes les malheureuſes victimes des déſordres de nos peres. Auſſi, combien ne voyons-

nous pas de vieillards décrépits à l'âge de vingt ans ? combien d'hommes qui ne ſont que des ſpectres ambulans ?

La multiplicité des mêts nuiſibles, étrangers, contraires à notre nature & à notre ſanté, les différens mêlanges de ces mêts, les ſupercheries des marchands, notre appetit gâté & avide, nos beſoins nombreux, nos excès, dans l'oiſiveté, dans le travail, beaucoup de profeſſions & de métiers dangereux & contraires à la ſanté, les préjugés dans l'habillement, l'inquiétude de notre caractere, & la fougue de nos paſſions; toutes ces circonſtances, & une infi-

nité d'autres qui ſont communément liées à la vie policée, ſinon néceſſairement, au-moins accidentellement, empoiſonnent notre vie par leurs pernicieux effets, & nous mènent plus promtement au tombeau. Le plus ſouvent nous devons nous eſtimer aſſez heureux, quand le poiſon qui nous mine inſenſiblement nous conduit à la mort, ſans avoir commencé notre vie par la douleur. On connoît peu de maladies chez les nations non-policées; mais, chez nous, l'on n'entend parler que d'apoplexies, de dyſenteries, d'hydropiſies, de conſomption, de mélancolie, de goute ſciatique, de lèpre,

de petite-vérole, de maladies vénériennes, de fièvres chaudes & de fièvres froides, d'éthisie, de convulsions & de mal caduc. Les peuples non-policés changeroient-ils de condition avec nous, quand même nous leur donnerions toute notre pharmacie & notre médecine ?

SECONDE SECTION.

CÔTÉ MORAL DE CES PEUPLES.

Leur bon naturel.

QUAND on considere la diversité des arts & des sciences, & le degré de perfection qu'ils ont acquis par le laps du tems, & principalement par l'expérien-

ce & la réflexion des hommes; quand on considere, dis-je, cet état, en comparaison de celui des peuples non-policés & ignorans, on n'imagineroit pas que les hommes policés & les hommes non-policés, fussent d'une même nature, & pétris du même limon. Aussi ne suis-je point étonné que beaucoup de nos inventions aient été regardées, par les peuples non-policés, comme des inventions des Dieux, ou comme l'effet de la magie. Les Méxicains mêmes, quand ils entendirent le bruit de nos canons, & virent nos vaisseaux d'une grosseur énorme, crurent que les Dieux étoient descendus sur la terre avec leur

tonnerre, & que c'étoient des villes flotantes qu'ils voyoient sur la mer. Ce fut par la même raison que les Moscovites voyant une montre pour la premiere fois, s'imaginerent que le diable y étoit renfermé, & la dirigeoit; & dans cette pensée, ils la jetterent à terre, & la foulerent aux pieds.

Combien des bagatelles, qui servent chez nous à amuser les petits enfans, ne causent-elles pas d'étonnement aux peuples non-policés, l'art de construire, tant sur terre que sur mer, les autres différens arts & métiers, qui ont rapport à nos bâtimens, à nos habits, à notre nourriture,

& à nos plaiſirs, la forge, la menuiſerie, la ſerrurerie, la tiſſeranderie, la teinturerie, l'art de travailler les différens métaux, l'imprimerie, la peinture, la ſculpture, la muſique, &, à l'égard des ſciences, la chronologie, la politique, la morale, l'arithmétique, la géométrie, l'aſtronomie, la médecine, la phyſique, le Droit, la théologie, &c! Quels noms étranges pour l'oreille d'un Iroquois! & quels noms ordinaires pour celles d'un artiſte Européen, d'un citoyen, d'un ſçavant & d'un érudit! Que l'on ſe rappelle ici Thucidide, Tacite, Cicéron, Monteſquieu, Guicciardin, Léibnitz, Newton,

Euler, Keſtner, Kraft, Voltaire, Hume, &c. Mais l'eſprit ne ſe montrera pas ſeulement dans le cabinet d'un ſçavant, ou dans l'atelier d'un artiſte ; il ſe manifeſtera par tout, il ſe fera voir dans l'éducation, dans le commerce, dans la maniere de vivre, dans l'habillement, dans les meubles ; & pendant que dans la vie privée il procure tant d'avantages & de commodités, il influe auſſi ſur la vie générale. L'Etat deviendra auſſi plus puiſſant, plus brillant, & plus riche ; & ſi Charles VIII, dit M. Hume, pouvoit, en cas de néceſſité, mettre ſur pied vingt-mille hommes, LOUIS XIV.

pourra en mettre quatre cens. Notre eſprit s'eſt donc étendu à tous égards dans la vie policée, nos idées ſe ſont étendues, nos vues ont acquis plus de fineſſe & de perfection. C'eſt ce qui fait que nous pouvons nous procurer tant d'aiſance, tant d'avantages, tant de plaiſirs. Mais à meſure que notre eſprit ſe développe, notre cœur ſe développe auſſi ; & dans ce tems où l'on apperçoit les différens rapports des choſes, où tout eſt occaſion & matiere au vice, où preſque chaque action eſt une vertu ou un crime, on peut dire qu'on trouve des vertus & des mœurs réelles ; & c'eſt ce qu'on voit parmi nous.

On eſt tendrement affecté, à l'aſpect du bonheur ou de l'infortune d'un ami, d'une connoiſſance, & en général de ſon prochain. On remarque un amour reſpectueux pour ceux qui nous ont donné la vie, qui nous ont élevés & inſtruits. De-là cette reconnoiſſance que nous avons pour nos bienfaiteurs, le deſir d'aider ceux qui ſont dans la néceſſité & dans le beſoin, & de ſe montrer complaiſant & ſerviable envers tous; de-là, cette douceur, cette délicateſſe dans les mœurs & dans la ſociété, la fermeté dans le malheur, la modération dans la proſpérité, l'humanité & l'honnêteté des procé-

dés, même dans la guerre & dans l'uſage de ſes inſtrumens meurtriers. Tels ſont les avantages de la vie policée. C'eſt depuis cette époque qu'un Empereur, ayant laiſſé paſſer un jour ſans le marquer par ſes bienfaits, s'écria avec douleur : *Amici, perdidimus diem.* C'eſt depuis ce tems-là qu'on a vu des Trajans, des Antonins, des Marcs-Aurèles, &c.

On voit un Périclès mourant, moins flatté de toutes ſes grandes qualités, de ſon bonheur, de ſes conquêtes, de ſes victoires, de l'éclat d'un long gouvernement, & de ſes nouveaux trophées, que du plaiſir généreux de

pouvoir ſe dire à lui-même, que jamais Athénien n'a porté le deuil par ſa faute.

On voit un Epaminondas ne regretter ni ſon ſang ni ſa vie, dès qu'il apprend que la victoire s'eſt déclarée pour ſa patrie. Un Socrate injuſtement condamné à avaler de la ciguë, ſans que la tranquillité de ſon âme en ſouffre la moindre altération. Enfin un Charbonnier, qui laiſſe par teſtament 109000 liv. ſterlings aux pauvres (1).

(1) Il s'appelloit Laraviglia, & il fit cette action mémorable à Milan.



Leur mauvais côté.

Ce n'eſt pas ſeulement à notre avantage, mais c'eſt encore à notre préjudice que notre eſprit & notre cœur ſe ſont développés.

Notre eſprit nous a fait inventer mille moyens ingénieux & funeſtes, de nous nuire à nous-mêmes, & de ſacrifier des familles, & le plus ſouvent des peuples entiers à nos vues ambitieuſes. Nous nous ſommes faits mille beſoins inutiles & pernicieux, qui nous rendent pauvres, inquiets, & le plus ſouvent cruels, tant qu'ils ne ſont point ſatisfaits, & qui, l'étant, ne ſervent qu'à

faire de nous des esclaves malheureux & insatiables. Notre imagination, trop active & trop ardente, nous représente mille maux qui, pour être chimériques & exagérés, ne nous en affectent pas moins d'une maniere sensible. Ce que l'homme devroit avoir de plus sacré, la Religion même, a ses Tartufes, à qui le masque, dont ils se couvrent, assure toujours beaucoup de vénération. En général, nous sommes aussi ingénieux à nous tourmenter, & à tourmenter les autres, que nous le sommes à nous procurer nos aisances. Notre cœur est inquiet, nous sommes agités successivement de différentes pas-

ſions, & nous ſommes les propres bourreaux de notre tranquillité. Tantôt une mélancholie ſombre ſe répand ſur nos eſprits, tantôt notre bile s'échauffe, tantôt le deſir de la vengeance s'allume en nous, tantôt l'envie nous ronge,&c. L'expérience nous apprend que ce ne ſont pas là de pures déclamations. Dicéarque, célébre Macédonien, voulant faire la ſa tyredu genre humain, éleva deux autels, l'un à l'Injuſtice, l'autre à l'Impiété.

Richelieu diſoit qu'il ne lui falloit que deux mots pour faire pendre un homme dans toutes les formes : langage auſſi horrible que remarquable dans la bouche

d'un pareil Miniſtre. La barbarie de l'Inquiſition nous prouve la poſſibilité & la réalité de cette ſcience terrible.

Il y a à peu près trente ans qu'il ſe trouvoit à Naples une empoiſonneuſe célèbre, appellée Tophana, d'où eſt venu le nom d'eau tophanique, & qui, du tems de Keyſlers, en 1736, étoit dans une priſon où beaucoup d'étrangers alloient la voir par curioſité. Elle s'étoit refugiée dans un aſyle ſacré; & pour cette raiſon, l'on n'avoit ni voulu ni pu la punir de mort, quoiqu'elle eût fait mourir pluſieurs centaines de perſonnes. Elle avoit ſur-tout diſtribué de

ſon eau aux femmes qui avoient des maris qu'elles n'aimoient pas, & cela gratuitement, comme par charité.

La peſte, dit Nani, (*Hiſtoire de Veniſe*) ravageoit des Provinces entieres en Italie, & ſurtout le Milanois, où la méchanceté des hommes fourniſſoit, pour ainſi dire, des armes au Ciel en courroux. Il s'y trouvoit une troupe de monſtres à figure humaine, Eſpagnols & Italiens, qui avoient inventé un nouveau genre de poiſon, & qui, ſi l'on peut s'exprimer ainſi, cherchoient à anéantir par un nouveau fléau, l'eſpèce humaine,

Ce poiſon étoit une liqueur dans laquelle entroient différens ingrédiens mortels, qui par le ſeul attouchement cauſoient la mort. Ce qu'il y avoit de plus affreux, c'eſt qu'on la répandoit preſque dans toutes les rues & les égliſes.

Dans le tems qui s'écoula entre la premiere & la derniere Guerre Punique, le poiſon étoit ſi commun à Rome, qu'en moins d'un an un Préteur punit, dans une contrée d'Italie, plus de trois mille perſonnes pour ce crime. Mais, ſans nous arrêter aux empoiſonneurs, combien ne ſe trouve-t-il pas d'autres criminels en différens genres, chez les peu-

ples policés! Les menteurs, les fourbes, les perfides, les ingrats, les gens bas & ſerviles, les envieux, les parjures, les faux-monnoyeurs, les avares, les ivrognes, les calomniateurs, les diſſipateurs, les débauchés, les faiſeurs de libelles, les hommes ſanguinaires, les traîtres à leur patrie, les hypocrites, les bandits, les inceſtueux, les meurtriers de leurs enfans, de leurs peres, de leurs Rois, ſont ſans nombre. Quand nous conſidérons par le bon & le mauvais côté, le caractere moral des peuples policés, nous voyons de grandes vertus & de grands vices, de bonnes & de mauvaiſes actions, une Saint-

Barthelemi, des Vêpres Siciliennes, une Inquiſition & une Réforme, un Alexandre VI. & un Benoît XIV., un Néron & un Antonin, un Machiavel & un Anti-Machiavel, un Socrate & un Cartouche.

Notre menton ne porte plus ſa barbe, comme dans l'ancien tems: & notre ame n'a plus ſa franchiſe.

Il n'eſt pas aiſé de décider ſi les peuples policés ſont pour la plupart, ou en général, plus heureux que les autres. Un Carnéades peut prouver l'un aujourd'hui, & l'autre demain. Mais on remarque que la Providence a obſervé une certaine égalité

égalité dans la deſtinée des peuples ; ſans cela, les uns ſembleroient jouir d'un bonheur excluſif, & les autres deſtinés à être pour toujours, ou du moins pour long-tems, en bute au malheur. La nature humaine, ſujette au changement, & douée de la perfectibilité, paroît être réellement deſtinée aux différentes révolutions que doivent éprouver les peuples, quant à leur état primitif. Le mieux eſt de n'être ni Rouſſeau, ni Alphonſe, & d'aimer les roſes, quoiqu'environnées d'épines.



TROISIEME SECTION.

POINT-DE-VUE POLITIQUE DE CES PEUPLES.

De l'intérieur d'un Etat.

DANS la vie policée, les hommes cessent d'être égaux & livrés à eux-mêmes. On y voit des loix, des tribunaux de justice, des dignités, des récompenses, des titres distinctifs, de la noblesse, des prisons, des galères, des potences, des roues, & des bourreaux. Quand on impose des loix aux hommes, faut-il être un Dracon ou un Solon ? Le Roi Philosophe nous dit sur ce point :

» qu'il faudroit être un myſan-
» trope ſauvage , pour penſer
» que tous les hommes ſont des
» diables acharnés à ſe détruire
» les uns les autres ; & qu'il ſe-
» roit de la derniere imbécillité
» de croire que tous les hommes
» ſont des Anges, & qu'en con-
» ſéquence, on doit leur laiſſer
» une pleine liberté ». Mais ſi
l'on croit qu'ils ne ſont ni tout-à-
fait bons, ni tout-à-fait mauvais ;
ſi l'on récompenſe les bonnes ac-
tions au-delà de leur valeur ; ſi
l'on punit les mauvaiſes avec
moins de ſévérité qu'elles n'en
méritent ; ſi l'humanité, nons
parlant pour tous les hommes,
nous porte à avoir égard à leur

foibleſſe, c'eſt penſer & agir en homme raiſonnable. (1) La diverſité d'intérêt, la population, l'agrément & la contagion du vice, la différence des eſprits, les conſtitutions des familles & des Etats, le devoir des citoyens envers les Magiſtrats, & celui des Magiſtrats envers les Citoyens, la Religion, tout cela a donné naiſſance aux Loix civiles, politiques & eccléſiaſtiques. Les loix embraſſent tout parmi les peuples policés. Il leur eſt même impoſſible, comme le dit un Ecrivain, de s'égorger les uns les autres, ſans ordre, ſans loix, & ſans

(1) Traité des Loix.

une idée de juſtice & d'honneur. La guerre a ſes loix auſſi bien que la paix ; les duels & les combats d'Athletes & de Gladiateurs en ont auſſi de fixes & de déterminées. Nous ſommes rédévables à M. de Monteſquieu des idées claires que nous avons ſur les Loix d'un Etat, & ſon livre eſt le plus beau préſent qu'il ait pu faire au genre humain.

Où il y a des loix, il faut qu'il y ait auſſi des tribunaux : car que ſerviroit qu'elles fuſſent rédigées dans un Code, ſi la Puiſſance légiſlative n'en aſſuroit l'exécution ?

Les Gouvernemens ſe diviſent en Républicains, en Ariſtocra-

tiques, en Démocratiques, en Monarchiques, (parmi lesquels on peut comprendre les Despotiques) & en Mixtes.

De la Démocratie.

LE Gouvernement démocratique, où l'autorité suprême réside entre les mains du peuple, se trouve principalement dans ces tems où les mœurs sont encore simples & moderées, où l'on aime la Patrie, où le bien général l'emporte sur le bien particulier, où il règne une certaine égalité de pouvoir, où l'Etat & la Bourgeoisie ne sont ni trop considérables ni trop nombreux. Alors

cette espèce de Gouvernement est d'autant plus utile à la nature humaine, qu'elle détruit moins l'égalité naturelle : & comme le peuple est le maître, il se trouve moins exposé à l'oppression, aux impositions arbitraires, & à la tyrannie.

Le caractere & les mœurs simples des Grisons, sont parfaitement favorables aux Gouvernement démocratique. Si l'on va plus loin, & qu'on passe en Italie; on sera convaincu que des villes qui ne respirent que la volupté, ne sçauroient adopter cette forme de gouvernement.

Les Etats Démocratiques sont, par leur nature, exposés à de

grandes révolutions. Le peuple eſt toujours inconſtant & léger. Il a ſouvent, comme dit M. de Monteſquieu, trop, ou trop peu d'activité. Souvent il détruit tout avec cent mille bras, & ſouvent, avec cent mille pieds, il ne va pas plus vîte qu'une tortue. Comme la plus grande partie en eſt brute & ignorante, il ne faut que lui mettre un frein, quand on veut le conduire à ſon gré. Que ne firent point, à Athènes, les Démagogues, dans les aſſemblées preſque toujours tumultueuſes de cette ville !

Il eſt vrai que la forme du Gouvernement Anglois, qui eſt tout-à-la-fois démocratique, ariſ-

tocratique & monarchique, a rémédié à cet inconvénient, par le moyen des Repréſentans du peuple ; parce que, de cette maniere, on peut conſidérer les événemens avec plus de ſang-froid & de tranquillité ; mais le peuple ſçait toujours que c'eſt lui qu'on repréſente. N'a-t-il pas fallu ſacrifier le malheureux Amiral Bing à ſa fureur ?

Les Etats Démocratiques ſont toujours expoſés au danger de voir un citoyen s'élever au-deſſus des autres & détruire la liberté. Un ambitieux ſyſtématique peut aiſément en impoſer à une populace aveugle, par des flatteries, par des bienfaits, & par des diſ-

tributions de terres ou de bleds, par des présens secrets, par des spectacles, par l'abolition des impôts, sans nul égard à leur nécessité, ou de quelqu'autre maniere. Avec quel enthousiasme le peuple, séduit par d'indignes artifices, n'alloit-il pas fléchir sous le joug de Marius & de César? Ces inconvéniens sont difficiles à éviter. L'Ostracisme, le Pétalisme, les délations secretes, l'exil, sont souvent des remèdes plus dangereux que les maux même, & deviennent l'odieux instrument des envieux & des méchans. On connoit assez la haine aveugle & sans fondement d'un misérable Paysan

pour le ſurnom de Juſte. (1) » Je ſuis », dit Charinides, comme le rapporte Xénophon, dans ſon banquet des Philoſophes, » Je ſuis maintenant dans ma » pauvreté beaucoup plus heu- » reux que je ne l'étois dans le » ſein de l'opulence. Autrefois » j'étois obligé de flatter les eſ- » pions & les ſycophantes, qui » ne manquoient jamais de tirer » de moi quelque ſalaire; mais » aujourd'hui que je ſuis pauvre, » je me ſuis donné un air ména- » çant & rébarbatif. Les riches » me craignent, me careſſent, » & me reſpectent ». Les fré-

(1) Vie d'Ariſtide.

quens changemens de Magiſtrats, toujours néceſſaires pour que la trop longue durée des emplois ne leur donne pas trop d'autorité, ouvrent ſouvent le chemin des honneurs à des perſonnes qui ſont abſolument incapables de conduire les affaires. Lyſandre l'apprit aux Athéniens.

Quand la diſſolution & la débauche règnent dans un Etat démocratique, on peut juger qu'il approche de ſa fin. Les Baccanales & le luxe aſiatique produiſirent cet effet dans Rome. Il en fut de même d'Athènes, lorſqu'elle employa ſon tems & ſes ſes biens en ſpectacles. Dans les autres formes de Gouvernement,

on peut mettre un frein à la licence du peuple, par le moyen des loix & d'une autorité supérieure, parce qu'il est sujet; mais dans une Démocratie, où le Peuple est lui-même Souverain & Législateur, cela n'est pas praticable.

De l'Aristocratie.

Le Gouvernement aristocratique est celui où une partie des Citoyens est dépositaire du pouvoir suprême.

Parmi les peuples véritablement policés, nous en voyons principalement deux, qui ont adopté cette forme de gouver-

nement, Venise & la Pologne. A Venise, la Noblesse a toute l'autorité, & un Noble, considéré comme individu, n'en a point d'autre que celle qu'il reçoit du Corps entier. Mais en Pologne, la constitution de l'Etat est très-irréguliere, en ce que chaque Noble a, en vertu de son fief, une autorité particuliere sur ses vassaux, & que le Corps n'a d'autre pouvoir que celui qu'il reçoit du concours de tous les membres. Quant à Venise, il est facile d'y rétablir l'ordre & la tranquillité, parce qu'aucun membre de la Noblesse n'a par lui-même assez d'autorité pour pouvoir faire plier les loix, à sa volonté.

Pour la Pologne, elle tombera plutôt dans l'Anarchie, parce que, chaque membre ayant une trop grande autorité, on pourra facilement, & ſans crainte des loix, y être injuſte & ambitieux. Les armées ſeront les interpretes des Loix, & les Généraux, les Solons.

» Notre République, dit un
» noble Vénitien, eſt comme
» un Ciel où tous les aſtres peu-
» vent avoir différentes influen-
» ces, ſuivant les différens points
» où ils ſont placés, & ſuivant
» leurs divers mouvemens. Sou-
» vent ils brillent de leur propre
» lumiere, ſouvent ils la com-
» muniquent aux autres, ſou-

» vent ils l'empruntent, & quel-
» quefois ils s'éclipſent tout-à-
» fait ». Voilà, ſans doute, un beau tableau des membres d'une Ariſtocratie.

Les Gouvernemens Ariſtocratiques n'ont pas moins à craindre de la part du peuple, que de celle des membres dont ils ſont composés.

Le peuple obéit moins volontiers dans les Ariſtocraties, que dans les Monarchies, quand il eſt ou eſclave comme les Ilotes, ou opprimé comme les Polonois. Dans une Monarchie, celui qui gouverne eſt ſeul élevé au-deſſus des autres, &, comme Saül, plus grand que le peuple, de

toute la tête. Toute la pompe, toute la conſidération & le pouvoir ſuprême, ſe réuniſſent en ſa perſonne. La pompe, qui l'environne, en impoſe beaucoup au peuple. Il ne regarde pas ſon Roi comme un homme ordinaire; il s'étonne de ſes moindres actions. Ce préjugé, ſouvent utile dans la Monarchie, n'a pas lieu dans l'Ariſtocratie. La Puiſſance ſuprême ne réſide point dans la perſonne d'un ſeul. Le peuple qui la voit partagée, en eſt moins ébloui. De plus, parmi les ſujets, il s'en trouve beaucoup, qui, par la conſidération que leur donnent les richeſſes, auſſi bien que les qualités de

l'eſprit & du cœur, ſont égaux, ou même ſupérieurs à la plupart de ceux qui ont en main les rênes du Gouvernement. Auſſi l'orgueil naturel à l'homme, ne permet-il, en ce cas, qu'une obéiſſance forcée. Un homme opulent trouve qu'il eſt humiliant de reſpecter ces ſortes de gens, comme les arbitres de ſon ſort ; & il ne peut ſupporter d'être eſclave de leurs volontés & de leurs caprices. Le Peuple Romain ſe retire ſur la montagne, quand il eſt trop opprimé par le Sénat. *Plutôt mourir que d'obéir aux Génois.* C'eſt la deviſe des Corſes.

Les Ariſtocraties ont beſoin

de beaucoup de prévoyance & de circonſpection. Il faut, ou y gagner le cœur des ſujets par une adminiſtration douce & ſage, ou les retenir par la crainte. Veniſe nous en offre un exemple bien frappant. La ſageſſe admirable, & la fermeté qu'elle a fait paroître dans les guerres les plus ſanglantes, telles que celle de Candie; ſa juſtice dans la répartition des impôts, dont perſonne n'eſt diſpenſé dans les tems difficiles, l'honneur * qu'elle fait de tems-en-tems à des Bour-

* Pendant la guerre de Candie, on vendit la Nobleſſe à 70 familles, ce qui procura huit millions à l'Etat.

geois illuſtres, de les placer dans la claſſe des Sénateurs ; la conſidération qu'elle accorde aux Citoyens, &c, tout cela doit rendre ſon gouvernement très-ſupportable. D'un autre côté, la ſage adminiſtration des affaires de l'Etat, les Soldats & les ſentinelles diſtribués en différens endroits & à-propos ; la Cour de juſtice compoſée de quarante perſonnes pour veiller ſur le peuple, les troubles arrêtés dès leur naiſſance, des punitions juſtes & promptes, tout cela, dis-je, doit être un frein puiſſant pour le peuple, & un moyen efficace d'aſſurer la tranquillité publique. C'eſt toute autre choſe en Po-

logne : le peuple n'y eſt compoſé que d'eſclaves, que l'on regarde comme un mobilier, & dont la vie n'eſt pas miſe à plus haut prix que celle des bêtes. En eſt-il de même en Aſie ?

D'un autre côté, les Ariſtocraties ont à ſe défier de ceux qui ſont à la tête des affaires : on y doit craindre l'effet des richeſſes, & de la conſidération, les artifices de l'ambition & de la ruſe. C'eſt pourquoi il doit y avoir des loix ſéveres pour chercher, autant qu'il eſt poſſible, à entretenir l'égalité. Il faut qu'il y ait une Inquiſition politique, ou un Tribunal compoſé de dix Juges, qui ayent les mains libres,

de prompts expédiens, une inſpection & un pouvoir général ſur tous les membres. Il faut qu'il y ait des délateurs ſecrets, comme les *têtes de lion* dans la place de S. Marc à Veniſe, des Juges pour les mœurs, des punitions promptes, & d'autres moyens efficaces, pour prévenir les complots & les conjurations. Mais, ſi le plus grand nombre ſe réuniſſoit pour abolir ces loix, & donner à ceux qui gouvernent une autorité moins étendue, l'Ariſtocratie tendroit à ſa fin. Les Vénitiens s'en ſont apperçus plus d'une fois.



Des Républiques en général.

LE ſort des Républiques eſt extrêmement à plaindre, quand elles arrivent au fatal moment où un ambitieux parvient à ſe rendre le maître, par ruſe, par tromperie, ou par autorité; & cette époque eſt communément celle de leur entiere deſtruction.

L'Hiſtoire de toutes les anciennes Républiques, nous apprend que la liberté dégénere enfin en une licence effrenée qui donne naiſſance à la tyrannie. Quand celui qui s'érigeroit en Souverain, ne ſeroit pas, par caractere, enclin à la cruauté, il ſeroit obligé

pour ſon propre intérêt & pour ſa ſureté perſonnelle, d'employer des moyens cruels & violens. Comme il ſçait quel droit l'a élevé au-deſſus des autres, que les opprimés ſont mal intentionnés pour lui, & que ſouvent la liberté expirante eſſaie un dernier effort pour ſecouer le joug; la crainte & les ſoupçons en feront aiſément un Tybere ou un Denis. Il ſe fera donc environner de ſoldats, qu'il gagnera à force d'argent & de bonnes manieres, par ruſes, par tromperies: & ſous le prétexte ſpécieux des loix, il opprimera, éloignera de leur pays, ou fera mourir ceux dont les richeſſes, la conſidéra-

tion

tion & les talens lui ſeront ſuſpects. Il entretiendra des eſpions & des délateurs ſecrets ; il attachera un certain nombre de perſonnes à ſon ſort, & fera dépendre leur sûreté de la ſienne. Il exercera de tems en tems des actes de bienveillance, de bonté. Il trompera la populace, comme dit Machiavel, par une apparence de généroſité, &c. Cette méthode tyrannique paroît aux uſurpateurs la plus sûre, quoiqu'elle ſoit la plus dangereuſe, & que le glaive, qui doit faire périr les tyrans, ſoit toujours ſuſpendu ſur leur tête & ne tienne qu'à un cheveu. Cependant le poignard de Brutus, le ſang

de César, les conjurations tramées sous Auguste, montrent clairement que les marques de douceur ne sont pas toujours les plus sûrs moyens dans de pareilles circonstances; il vaudroit mieux que les Républiques s'érigeassent d'elles-mêmes en Monarchies : car il est inutile d'immoler un César, s'il faut devenir la victime d'un Antoine & d'un Octave; & Rome a eu plus de tyrans, après la mort de César, qu'elle ne porta de coups à cet Empereur. Les Républiques sont bien moins en état de supporter la liberté que le joug; les troubles civils, les guerres sanglantes, & l'Anarchie, sont

des fléaux qui caufent des maux bien plus funeftes que le pouvoir arbitraire d'un Prince.

De la Monarchie.

DANS les Monarchies, le pouvoir fuprême réfide dans les mains d'un feul. Il eft abfolu, comme en Pruffe, en Ruffie, en Dannemark & en Sardaigne, ou modéré, comme en France.

Il faut reléguer en Afie le Defpotifme, tel qu'on le définit ordinairement.

Le changement des mœurs exige fouvent des loix & un gouvernement plus féveres. C'eft, par exemple, un frein falutaire

pour le peuple, quand la diſſolution & la débauche, les diſſentions, le déreglement des mœurs, le rendent indigne & incapable de jouir de la liberté. C'eſt alors enfin qu'il faut des maiſons de force & des galeres.

Le Prince, ou, en ſa place, le premier Miniſtre, eſt la premiere perſonne de l'Etat, dans une Monarchie. Ils ſont tous deux le bonheur ou le malheur du Royaume.

Le Prince produit l'un ou l'autre de ces effets, par ſon caractere moral, par la force de ſon eſprit, & ſelon qu'il eſt un Auguſte ou un Tibere, un Héliogabale ou un Trajan, le Pere

ou le Tyran du Peuple. Un Monarque qui veille au bien de ſes ſujets, peut, par lui-même, ou par un Miniſtre ſage & éclairé, les rendre plus heureux, & en beaucoup moins de tems, que s'ils étoient ſoumis au Gouvernement Républicain. Conſidérons un Etat qui fleurit depuis plus d'un ſiècle, ſous différens Monarques, qui ſe gouverne ſur des maximes excellentes & invariables, & qui, en cela, n'a pas beaucoup de ſemblables ; Conſidérons, dis-je, le Dannemark, comme Roger nous le peint ; & rappellons-nous la ſituation où il ſe trouvoit, avant d'être érigé en Monarchie. Ce-

pendant ce que le Roi de Pruſſe avance au ſujet des Monarchies, eſt communément vrai. Il dit qu'à un Prince ambitieux, ſuccède toujours un Prince fainéant; à celui-ci un dévot, au dévot un guerrier, & à ce dernier un voluptueux. On ne ſauroit diſconvenir qu'un mauvais Gouvernement ne puiſſe rendre un Peuple malheureux, pendant un ſiècle entier. Si l'on en demandoit des preuves, ce que je ne crois pas, l'Hiſtoire en fourniroit un grand nombre.

Le premier Miniſtre, dit M. Swift, eſt une créature qui deſire paſſionnément l'autorité, les richeſſes & les honneurs. Il a la

faculté de tout dire, excepté ce qu'il penſe. Quand il dit une vérité, il a deſſein qu'on la prenne pour un menſonge ; & lorſqu'il dit un menſonge, il ſouhaite qu'on le prenne pour une vérité. Ceux qu'il déchire le plus en leur abſence, peuvent être aſſurés qu'il leur accordera bientôt quelque grace. Mais dès qu'il vous loue en face, ou publiquement, comptez que vous ſerez bientôt diſgracié. Tout eſt perdu, quand vous obtenez de lui une promeſſe, & qu'il la confirme par un ſerment. Son Palais eſt une école, où l'on eſt exercé pour bien remplir différens états. Les Pages, les Laquais, & même les

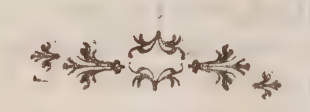
Suiſſes, deviennent, à l'imitation de leur maître, des Miniſtres dans leur petit cercle, & apprennent, en peu de tems, à être inſolents, à mentir, & à ſe laiſſer corrompre. En conſéquence, ils ſe forment une petite cour, & reçoivent les hommages des gens du premier rang, &c.

Il ſeroit faux & injuſte de donner comme générale, cette peinture que je fais ici avec des couleurs ſi vives & ſi noires : car, s'il eſt vrai qu'il y a des Séjans & des Tygellius, on voit auſſi, grace au Ciel, des Sully, des Oxenſtirn & des Pitt.

On doit regarder comme un avantage particulier aux Monar-

chies celui de pouvoir exécuter promptement & avec ordre, en tems de guerre, comme en tems de paix, tout ce qui a forcé les Républiques à créer, pour les imiter, des Doges, des Dictateurs & des Stathouders.

Hume dit avec raiſon de toutes ces formes de Gouvernement, qu'un Prince héréditaire, une Nobleſſe ſans vaſſaux, & un Peuple qui donne ſa voix par des Répréſentans, forment la meilleure Monarchie, & une Monarchie Ariſtocratique.



Des Gouvernemens mixtes, & des différentes formes de Gouvernement, en général. (1)

Il y a encore d'autres formes de Gouvernement. Croiroit-on qu'on pût trouver dans les forêts de l'Allemagne les principes de celui d'Angleterre? *De minoribus rebus Principes consultant, de majoribus omnes, ita tamen ut ea quorum penès plebem arbitrium est, apud Prin-*

(1) Ce n'est point ici nn Traité systématique; une pareille entreprise n'appartient qu'à des Hume & à dés Montesquieu. Ce sont de simples remarques faites sur cette matiere.

cipes priùs pertractentur. (1) Il y a des Gouvernemens qui tiennent de l'Ariſtocratie & de la Démocratie ; d'autres portent ſur une autre baſe ; mais l'équilibre qui les ſoutient communément, n'eſt pas moins ſujet à ſe perdre que le Phyſique à ſe déranger ; & il arrive des circonſtances où l'autorité ſe trouve alternativement, & pendant un certain tems, entre les mains du Roi, des Grands, & du Peuple.

Chaque forme de Gouverne-

---

(1) Les Chefs décident les affaires de peu d'importance. On réſerve les autres à l'Aſſemblée générale, qui cependant n'a pas le droit d'en connoître, qu'elles n'aient été diſcutées par les Chefs. *Tacit. de Mor. Ger.*

ment a ses avantages & ses désavantages. Les Suèdois ont eu beaucoup à souffrir de l'inflexible Charles, qui ne vouloit, disoit-il, que sa botte, pour les gouverner. Mais est-on réellement plus heureux, sous une domination plus modérée ? Quand les Anglois, pour conserver leur liberté, conduisent leur Roi sur l'échafaud ; un Cromwel sçait se servir de la Bible & de l'épée, pour donner de nouvelles chaînes à cette nation. En général, telle ou telle forme de Gouvernement peut être bonne pour un peuple, dans un tems, & nuisible dans un autre. Telles Loix peuvent être excellentes dans la

théorie, mais inutiles dans la pratique. Platon avec sa *République*, Thomas Morus avec son *Utopie*, Harrington avec son *Ocrane*, ont donné à leurs Etats une multitude de Loix & de beaux Réglemens ; mais connoissant le caractere véritable & constant des hommes, il me seroit plus aisé de trouver des Colonies pour les pays les plus sauvages, que pour les leurs. On ne doit pas croire que les hommes ne puissent être dirigés que par des ressorts artificiels. Une petite cause produit souvent les plus grands effets. Je suis, disoit Agathon, le premier de la Grèce ; car je gouverne Aspasie,

Aſpaſie gouverne Périclès, Périclès gouverne Athènes, & Athènes gouverne la Grèce. De pareilles bagatelles font ſouvent plus que tous les Gouvernemens & toutes les Loix. Avec quelle vérité Oxenſtirn n'écrivoit-il pas à ſon fils! « Mon fils, ne ſçais-» tu pas combien peu de choſe » il faut pour gouverner le mon-» de? »



QUATRIEME SECTION.

DE LA DIFFÉRENCE ENTRE NOS ETATS ET CEUX D'ASIE ET D'AFFRIQUE.

Des Arts & des Sciences.

SI l'on conſidere les Loix, les Arts, & les Sciences, ou les mœurs & les Gouvernemens de l'Afrique & de l'Aſie, (excepté la Chine, dont nous avons déja parlé) on verra une grande différence entre l'Europe & ces deux parties du monde. Autant l'Aſie gagne à être conſiderée du côté phyſique, autant elle perd à être enviſagée du côté moral.

Cependant on ne peut pas dire que ce qui conſtitue la vie policée en Europe, ne ſe trouve point du tout en Aſie. On ne laiſſe pas d'y en découvrir le germe, quoique foible, imparfait, & mêlé de beaucoup de barbarie. La pareſſe ordinaire à la plupart de ces peuples, le manque d'émulation & d'Imprimerie, le danger que l'on court à avoir trop de mérite & de richeſſes, les préjugés en fait de Religion *, l'influence du Gou-

* Par exemple, peut on penſer librement dans un pays où l'on dit: « Je » t'ordonne de croire, ſous peine de » mort, que j'ai eu des entretiens ſe» crets avec l'Ange Gabriel, ou je t'aſ« ſomme. » La plupart des Indiens ne ſont occupés qu'à labourer leur champ,

vernement, le goût des Aſiatiques pour les figures outrées, toutes ces choſes, & d'autres ſemblables, ſont les vraies raiſons pour leſquelles les Arts & les ſciences ont preſque toujours moins fleuri à Conſtantinople, à Iſpahan, à Siam, & à Maroc, qu'à Paris, à Londres & à Berlin.

L'Orient a eu, à la vérité, un Al-Raſchid & un Mamum; mais, d'un autre côté, combien n'a-t-il pas eu d'Omars?

à faire des cercueils, à cuire de la brique, à allumer, éteindre & couvrir le feu par reſpect pour cet élément. Quel obſtacle aux progrès des Arts!



Du Gouvernement despotique.

SI l'on considere le pouvoir despotique, ou l'orgueil insupportable des Princes Asiatiques; on verra que l'Asie a eu plus d'un Xerxès. Quand un Roi du Pégu se qualifie d'ami & de parent de tous les Dieux du Ciel & de la Terre, de frere du Soleil, de proche parent de la Lune, & de Maître souverain du flux & du reflux de la Mer; quand un Roi de Perse prend le titre de Roi des Rois, de Maître du monde, d'Ombre du Tout-Puissant, & d'Administrateur du Ciel; sera-

t-on ſurpris que Xerxès, fier & inſenſé, ait voulu donner des loix aux montagnes, & châtier la Mer?

Chaque Gouverneur de ville eſt obligé d'envoyer tous les ans, au Roi d'Arrakan, douze filles, âgées de douze ans. Quand elles arrivent à la Cour, on les expoſe à l'ardeur du Soleil, juſqu'à ce que la ſueur perce leurs habits. Alors on porte ces habits au Roi, qui les flaire tous les uns après les autres, & choiſit, pour ſon ſerrail, les filles dont la ſueur n'a pas une odeur forte. Eſt-ce là le devoir des Monarques, & le but de leur inſtitution? Au-lieu de former les Princes Aſiati-

ques aux affaires du Gouvernement dès leur jeunesse, & de les instruire de la puissance, des produits, des revenus & des ressources de leur Empire, on les tient dans la plus profonde ignorance, de crainte qu'ils ne veuillent monter plutôt sur le trône. Souvent même on les fait languir dans les prisons; aussi la plupart sont ils forcés, à leur avènement à l'Empire, d'abandonner à leurs Visirs les rênes du Gouvernement, tandis qu'ils s'occupent sérieusement de leurs serrails & de leurs femmes. Ils ne songent qu'à se livrer aux voluptés qu'on s'étudie à multiplier, & à varier sous toutes les formes

imaginables, regardant la licence, & les excès honteux auxquels ils s'abandonnent, comme les prérogatives de leur haute naissance.

L'Orient est depuis long-tems la patrie du Despotisme. La servitude étoit déjà si grande chez les anciens Perses, que ceux même que le Roi faisoit fouetter publiquement, étoient accoutumés à le rémercier de ce qu'il avoit daigné abaisser son attention jusqu'à eux. C'est ce qu'on voit encore de nos jours. Le Prince, ou son Visir, donne des ordres arbitraires; & rien ne peut arrêter ses caprices qu'une opposition générale, ou la crainte

d'une ſédition. Mais qu'eſt-ce qu'un Sultan qui, ſans la moindre apparence de juſtice, fait enfermer, ou mourir ſes ſujets? C'eſt, dit M. de Voltaire, un voleur de grand chemin, que l'on appelle *VOTRE HAUTESSE.*

A Siam, on prodigue au Roi mille marques de reſpect, qui tiennent preſque de l'adoration. Son Palais eſt regardé comme un lieu ſaint, & l'on examine juſqu'à l'haleine de ceux qui veulent y entrer. Le Roi ne parle point, quand il commande; un Mandarin doit reconnoître ſes volontés à certains ſignes marqués. C'eſt un crime que de parler au Roi, & même de pronon-

cer ſon nom. Les Courtiſans ne paroiſſent jamais devant lui que dans une attitude rampante. La Garde eſt toujours attentive au moindre ſignal. On voit des milliers d'hommes tomber à genoux, lors même que le Prince ne ſe montre pas. Il ſuffit pour cela que, caché derriere une grille, il jette un regard ſur la cour & ſur les jardins. Le métier d'Eſpion eſt non ſeulement autoriſé par le Gouvernement, mais encore ordonné à tout le monde, ſous peine de mort. Quand les accuſations ne ſont pas bien prouvées, on livre l'accuſateur & l'accuſé aux bêtes féroces, en préſence du Prince, qui, dans l'incerti-

tude, aime mieux condamner l'innocent & le coupable, que de laiſſer un crime impuni. Le reſpect pour les Princes eſt porté ſi loin, qu'on n'oſe les faire mourir d'une maniere ordinaire. On les étouffe dans des draps d'écarlate; & on les aſſomme avec des maſſues d'un bois précieux & odoriférant. Souvent, à Maroc, le Prince n'a pas honte de faire les fonctions de Bourreau, & de ſe montrer en public, & même aux Ambaſſadeurs étrangers, les mains encore teintes du ſang de ſes ſujets.

En Perſe, on paie de tems en tems au Roi l'intérêt de ſes biens; & on ne les poſſède que d'une maniere précaire.

A ces traits, on reconnoît la vérité de ce que dit M. de Montesquieu, que la crainte est le ressort du Despotisme. On cherche à éblouir le peuple par un dehors pompeux, & à le convaincre que les Rois sont élevés au-dessus de l'humanité, & que les Sujets ne doivent respirer & jouir de leurs biens que sous leur bon plaisir. Je ne sçais s'il est plus heureux pour les Sujets, d'être dans cette persuasion, que de n'y être pas. Quand, par exemple, ils se révoltent contre un Schacnadir, ils doivent s'attendre aux plus rigoureux supplices. On les fait mourir de la maniere la plus cruelle; leurs têtes entas-

ſées forment des pyramides ; ou, s'ils choiſiſſent un autre Prince, ſemblables aux Grenouilles de la fable, ils voient une Grue ſuccéder au Soliveau.

L'Orient eſt ſujet à des révolutions beaucoup plus ſubites, & indépendamment des cauſes que nous en avons indiquées, le manque de fortereſſes n'y contribue pas peu.

Des Mœurs.

LA langueur où ſe trouvent le plus ſouvent les arts & les ſciences, les entraves que leur donne la ſuperſtition, la dureté du Gouvernement, ne préviennent pas

en faveur des mœurs de ces Peuples. Par exemple, l'eſclavage dans lequel les Siamois ſont élevés, abat leur courage, & les rend extraordinairement lâches. Ils ſont froids, pareſſeux, modérés, déſintéreſſés, plus par indolence que par vertu. Leur indifférence eſt incroyable, & tient de l'inſenſibilité. Ils ſont peu ſuſceptibles des ſentimens d'admiration & de haine; leur caractere eſt auſſi tempéré que leur climat. Ils n'exercent pas plus leur corps que leur eſprit. Rendons le tableau plus général. Nous pouvons dire des Nations dont nous parlons, que nous n'appercevons ni dans leur com-

merce, ni dans l'intérieur de leurs maiſons, la douceur & l'affabilité qui marchent à la ſuite des arts & des ſciences; mais qu'au contraire, nous y voyons beaucoup de rudeſſe & de férocité. Etre renfermé dans des ſerrails, eſt le ſeul plaiſir qu'on y goûte.

Comme la nobleſſe ne s'y tranſmet point, que ceux même qui rempliſſent les premieres places de l'Etat, ſont ſouvent de la plus baſſe extraction, & qu'il n'eſt pas rare de voir le fils, ou le petit fils d'un grand Seigneur conduire la charrue; on n'apperçoit ni conſtance ni délicateſſe dans les mœurs, pas

même à la Cour, ni chez les personnes les plus considérables. L'incertitude de conserver sa place, y fait régner la méfiance & l'inquiétude. Comme l'on ne peut opposer au pouvoir despotique du Prince qu'une résistance des plus vigoureuses, les émeutes & les séditions y sont fort fréquentes; & comme la mort ou l'expulsion d'un Prince, ou d'un Visir, fait souvent changer l'état des choses; la Cour, aussi-bien que le Peuple, a souvent recours à cet expédient, qui, par cette raison, est devenu leur ressource ordinaire.

Les Souverains ont un grand nombre de femmes & d'enfans

de différentes meres. De-là vient que l'Etat eſt continuellement expoſé à des troubles, tant par l'ambition des Princes, que par les cabales des meres. Pour s'en garantir, on ſe trouve obligé de leur crever les yeux, comme en Perſe; de les étrangler, ou de les enfermer, comme en Turquie; ou bien de leur donner, comme aux Indes, des breuvages qui les rendent imbécilles. La Polygamie fait que l'on apperçoit dans les familles peu d'union; les peres & les meres y ont communément droit de vie & de mort ſur leurs enfans. La volonté & l'intérêt du Prince & de ſes Miniſtres y tiennent

presque toujours lieu de loix; C'est ce qui fait que la justice y est prompte, à la vérité, mais qu'elle perd en même tems ce qui constitue son essence, par le peu de proportion entre les châtimens & les crimes : car il en coûte aussi-bien la tête pour une faute légere, ou pour avoir déplu au Prince, que pour un crime de Leze-Majesté. La sureté du Despote n'étant fondée que sur la crainte qu'il inspire, on y voit les supplices les plus effrayans. Non-seulement on punit les coupables, mais on enveloppe dans leur perte toute leur famille, quelqu'innocente qu'elle soit. C'est ce qui se pratique au

Japon. On pile les criminels dans un mortier ; on les brûle à petit feu ; on les plonge de tems en tems dans de l'huile bouillante ; on attache un tygre affamé assez près du patient, pour qu'il puisse le déchirer peu-à-peu ; on verse dans ses plaies du métal fondu ; on lui fait manger de sa propre chair , comme à Siam ; on coupe aux uns les bras & les jambes , & après ces horribles tourmens , on les laisse mourir lentement ; les autres sont mis, jusqu'au col, dans un fossé rempli de plâtre ; on insinue à d'autres des mèches allumées sous la peau, où le feu s'entretient par la graisse du corps , comme en

Perſe. Quel ſpectacle horrible & barbare !

De la liaiſon & du rapport des Etats policés, les uns avec les autres.

UNE marque à laquelle on reconnoît les tems policés, c'eſt que les peuples ne ſont plus ſi déſunis, ni ſi indépendans les uns des autres, & qu'ils cherchent au contraire à reſſerrer leur union par différens liens. L'Angleterre eſt, par ſa ſituation, un petit monde iſolé. Cependant à quelle Mer, à quels Ports ſes Pavillons ſont-ils inconnus ? La Hollande paroît, ſur une carte,

à un Empereur Turc ſans expérience, un petit coin de terre qu'on pourroit facilement détacher avec la main, & précipiter dans la Mer ; cependant ce petit pays a dans ſon ſein des Négocians qui ſont les Facteurs de tout l'Univers, & au dehors, des Colonies & des Poſſeſſions conſidérables. C'eſt cet aggrandiſſement qui met les Peuples policés en état de ſe procurer, par le commerce, l'agréable & le néceſſaire, & de s'approprier les productions des pays les plus éloignés. Ces liens varient à l'infini ; tel pays tient à tel autre, par ſa ſituation, par ſa foibleſſe, par ſa religion, par le commerce,

ou par d'autres liens. Delà vient que l'Angleterre, la Ruſſie, & l'Eſpagne, quoique très-éloignées les unes des autres, s'envoient réciproquement des Ambaſſadeurs.

Il faut convenir que la politique Européenne a fait en ce point, comme dans bien d'autres, de grands progrès. Celle d'Aſie n'en approche pas. Un Aureng-Zeb & un Tamerlan, par exemple, ſont aſſez puiſſans pour ſoumettre en peu de tems toute l'Aſie. L'on n'oppoſe preſque point de digues à ces torrens; ou l'on n'y ſonge que quand le concours de pluſieurs autres les a rendus trop impétueux. En Europe, au

contraire, on ſe ligue contre un conquérant ambitieux, on l'empêche de parvenir à la Monarchie univerſelle. Le ſyſtême politique de l'équilibre a épargné à l'Europe plus de ſang & d'inquiétude, qu'il ne lui en a coûté pour l'établir. C'eſt à ce ſyſtême qu'on doit attribuer l'avantage de ne point voir chez nous des révolutions, ni des conquêtes ſi ſubites & ſi fréquentes, quoique nous manquions rarement de Pyrrhus & de Tamerlans. Céſar Borgia, ne put, malgré toutes ſes ruſes & tous ſes artifices, parvenir à conſerver la poſſeſſion de quelques petites villes; s'il avoit été fils d'un Mufti d'Aſie,

au-lieu de Villes, il auroit conquis des Empires.

Ce n'eſt pas ſeulement l'intérêt qui réunit les Nations policées; elles ont un Droit qu'elles reconnoiſſent entr'elles. Par exemple, elles ne ſe traitent point comme des Corſaires; elles reſpectent la perſonne des Ambaſſadeurs. Il y a, en un mot, chez elles, un Droit des gens. Cependant il faut convenir que notre politique, conſidérée du mauvais côté, eſt mal entendue à bien des égards. C'eſt une erreur de croire que Grotius ſoit l'Oracle des Cours & la règle des Cabinets. Les guerres des Nations, conſiderées en grand, ne

ſont ſouvent que ce qu'étoit en petit le droit de coups de poing chez les anciens Nobles. L'on n'a pas honte de préférer les maximes de Machiavel aux principes de ſon Antagoniſte. On ſacrifie de ſang-froid les ſermens à l'intérêt de l'Etat ; tenir ſa promeſſe, ce n'eſt, aux yeux des Miniſtres, qu'une vertu bourgeoiſe, & nullement une vertu politique. On loue dans un homme d'Etat, & l'on regarde en lui comme une qualité néceſſaire, ce qu'on mépriſe dans un particulier, & ce qui eſt même ſouvent puni de mort. Ces principes ſont généralement adoptés dans toutes les Cours.

« Quelquefois, dit Swift, dans
» son voyage au pays des Houy-
» huhaums, deux Princes se font
» la guerre, parce que tous deux
» veulent dépouiller un troisiê-
» me de ses Etats, sans y avoir
» aucun droit ni l'un ni l'autre.
» Quelquefois un Souverain en
» attaque un autre, de peur d'en
» être attaqué. On déclare la
» guerre à son voisin, tantôt,
» parce qu'il est trop fort, tan-
» tôt, parce qu'il est trop foible.
» Souvent ce voisin a des choses
» qui nous manquent, & nous
» avons aussi des choses qu'il n'a
» pas.: alors on se bat, pour avoir
» tout ou rien. Un autre motif
» de porter la guerre dans un

» pays, c'eſt lorſqu'on le voit
» déſolé par la famine, ravagé
» par la peſte, déchiré par les
» factions. Une Ville eſt-elle à la
» bienſéance d'un Prince; la poſ-
» ſeſſion d'une petite Province
» arrondit-elle ſes Etats, c'eſt un
» ſujet de guerre. Un Peuple
» eſt-il ignorant, ſimple, groſ-
» ſier & foible; on l'attaque,
» on en maſſacre la moitié, on
» réduit l'autre dans l'eſclavage;
» & cela, ſous prétexte de le ci-
» viliſer. »

L'expérience, le ſang qu'il en a coûté aux Peuples, les chaînes qui les accablent encore, tout nous apprend que ce n'eſt pas ici une ſatyre ingénieuſe.

CINQUIEME SECTION.

De l'influence des mœurs policées sur la Religion.

Ce que le Fondateur d'une Religion, ou d'une Secte, a établi, ne peut se changer ; sa doctrine doit toujours être suivie de la même maniere, quelque policés que puissent devenir les Peuples. Les Turcs de nos jours doivent croire ce que croyoient autrefois les ignorans Sarrasins. Cependant les tems policés ont une grande influence sur les Religions. Celles qui sont fondées sur la superstition & sur l'imposture des Prêtres, ou qui doivent leur naissance aux rêveries d'un

Fanatique fougueux, ne sçauroient, pour ainsi dire, soutenir la lumiere du jour. Le Polythéisme est ridicule aux yeux d'un Sage, & fournit à Lucien matiere à la satyre. On reconnoît enfin que les pierres ne parlent pas, mais que les Prêtres peuvent parler au travers des pierres. Pendant qu'un Peuple aveugle regarde le grand Lama comme une Divinité, & adore des choses que l'on ne peut nommer sans dégoût *, un sage Chinois se

* Ses Sectateurs attribuent à son urine & à ses excrémens, la vertu de prévenir, ou de guérir toutes les maladies. Les Grands portent à leur col de petits sachets de ses excrémens pulvérisés; & la distribution de ces Amuletes procure des sommes considérables au Lama.

mocque de cette extravagance & de cette fourberie. La vraie Religion, elle-même, n'a pas été à l'abri de certains abus. On reconnoît aujourd'hui, par exemple, que le ſalut ne dépend point de cette pieuſe généroſité avec laquelle on donnoit autrefois ſon bien aux Prêtres & aux Moines, par la formule ſuivante : *Pour le repos de mon ame, & afin de n'être point mis avec les Boucs, je laiſſe à tel Monaſtere, &c.* On apprend à penſer autrement ; les vrais Patriotes & les Miniſtres, dignes de leur caractere, font le contraire.

On aſſure que la plupart en ſaupoudrent leurs viandes, & que d'autres boivent de ſon urine. *Contin. de l'Hiſt. de M. Rolin. Tom. III.*

Il faut, à la vérité, beaucoup de tems, ainsi que nous l'avons observé dans la seconde Partie, pour dissiper tous les préjugés qui tirent leur source de la superstition. Souvent même on prend inutilement les mesures les plus sages pour les détruire. Ceci n'arrive pas cependant dans la partie la plus saine des Nations. Le sort des Peuples ignorans, est de chérir leurs erreurs. C'étoit sans doute la cause des usages superstitieux des Egyptiens, justement célèbres à tant d'autres égards. On adoroit chez eux des chats, des oignons, des crocodiles, & de l'ail.

CONCLUSION.

Il y a un cercle de révolutions par tous les degrés duquel les Peuples doivent paſſer. Ils vivent d'abord dans l'état de nature, dont ils s'éloignent inſenſiblement, pour devenir enfin policés. Arrivés à une certaine époque, ils ſe retirent peu-à-peu de la ſcène. Toute la différence conſiſte, s'ils ne ſont point entraînés par un événement violent, en ce que les uns ont cette deſtinée plutôt, & les autres plutard; en ce que les uns reſtent plus long-tems dans le premier état, & les autres dans le ſecond. Cependant, lorſqu'une Na-

tion a été long-tems riche & puissante, elle dégénere à la fin; & ni les Loix, ni la forme du Gouvernement, ne lui sont plus d'aucune utilité. En général, la surface de la Terre éprouve sans cesse de nouveaux changemens; & nous remarquons tous les jours, dans le physique, comme dans le moral, des choses nouvelles & inattendues. Ici, c'est une poignée de voleurs, qui, sortie d'un petit coin de la terre, croît & donne enfin, après trois ou quatre siècles, des Loix au reste de l'Univers. Là, c'est un simple Prêtre qui devient Evêque, & d'Evêque Monarque, & devant lequel un Empereur, lui-même, se présente, au milieu de l'hyver,

les pieds nuds, en habit de pé-nitent, pour lui demander pardon.

Tantôt c'eſt un ſoldat bleſſé, que l'on traite de Saint, & dont les Sectateurs ſe rendent ſi puiſ-ſants, qu'ils ſubjuguent, en peu de tems, de vaſtes contrées, & qu'ils font trembler les Monar-ques ſur leurs trônes. Tantôt c'eſt une petite Principauté qui s'érige en Royaume redoutable, contre lequel les Puiſſances les plus formidables font en vain les plus grands efforts.

D'un autre côté, l'Hiſtoire nous fait voir comment la mort d'un ſeul homme, ou même un léger événement, détruit les plus grands Royaumes & les Coloſſes politiques.

Elle nous prouve auſſi comment un chétif Pêcheur, un miſérable Couvreur, ſont montés ſur le trône, ou l'ont ébranlé, comment un Prétendant, couvert encore de la pouſſiere du moulin, ſoulève la populace. Elle nous démontre enfin comment une poignée de Tartares ſubjugue la Nation la plus nombreuſe, & lui donne des loix.

Pour peu qu'on réfléchiſſe ſur les changemens arrivés juſqu'à nos jours, on dira avec M. de Voltaire : « Notre monde politique eſt, comme notre globe, quelque choſe d'informe, qui ſe conſerve toujours.

FIN.